

Prieres après la Communion.
sainte Bénédiction, donnés - la à
mes parens, amis & ennemis. Fai-
tes que nous vous voyions & bénif-
sions tous à jamais dans le Ciel.
Ainsi soit-il.

FIN.

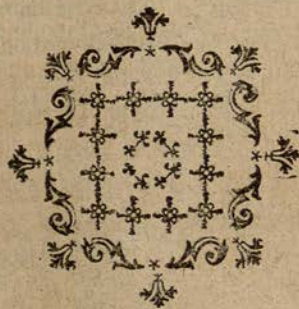
APPROBATION.

J'AI soussigné, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Trésorier de l'Eglise Papale & Collégiale de Saint Urbain de cette Ville, déclare avoir lu par l'ordre de Monseigneur l'Evêque un Livre intitulé, *Exercice de dévotion, contenant les Prieres du Matin & du Soir.* Dans lequel je n'ai rien trouvé de contraire à la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, ni aux bonnes mœurs; au contraire, je le crois très-édifiant. A Troyes, ce 21 Août 1716.

BREYER.

102
867
4

S A I N T
A L E X I S
T R A G É D I E.



A T R O Y E S,

Chez JEAN-ANTOINE GARNIER,
Imprimeur-Libraire, rue du Temple.


Avec Permission.



ACTEURS.

SAINTE ALEXIS, Fils d'Euphemien,
Senaieur Romain, Mari d'Olympie.
EUPHEMIEN, Pere de S. Alexis.
HONORIUS, Empercur Romain.
POLIDARQUE, { Généraux d'Armées
PHILOXENE, { d'Honorius.
SOSIMENE, Conseiller d'État de l'Em-
pereur.
ARISTANDRE, Capitaine des Gardes.
CLITIPHON, {
ALCIPPE, { Soldats revêtu des
MEGISTE, { habits de St. Alexis.
LICAS, {
ARGAMOR, { Valets d'Euphemien.
ARASPE, Suivant d'Euphemien.
OLYMPIE, Femme de Saint Alexis.
AGLES, Mere de Saint Alexis.
LUCELLE, {
VIRGINIE, { Suivantes d'Olympie.
CŒUR DES ANGES.

La Scene est à Rome.



ARGUMENT

D U

PREMIER ACTE.

Euphemien Senateur Romain ; &
Grand Ministre d'Etat de l'Empereur
Honorius, n'ayant qu'un fils, nommé
Alexis, le veut arrêter auprès de soi par
le lieu du mariage ; & pour cet effet de-
mande à l'Empereur pour recompense de-
ses services, qu'il veuille accorder à son
fils, Olympie, la fille du Général d'Ar-
mée Olympias, qui mourant en la Guerre
contre le Roi Attale l'avoit recommandée
à Honorius, lequel du depuis l'avoit
fait élever en sa Cour avec tant de soin
que lui-même en étoit amoureux : mais
comme il vit que cette belle & prudente
fille avoit de l'aversion pour les grandeurs
excessives & disproportionnées à sa nais-
sance, s'étant rendue sage par le mal-
heur d'Athenais, fille du Philosophe
Leonce, qui après avoir épousé ce grand
Théodose, Pere d'Honorius, en avoit

4
été repudiée, il la donna aux prières
d'Euphemien à son Alexis, qui n'osant
désobéir à son Pere, la reçut pour épouse,
& lui donna sa foi, mais sans con-
sumer ce Mariage, la quitta le soir même
qu'il l'eut épousée, pour obéir au com-
mandement du Ciel, qui lui ordonna de
la laisser. Incontinent après que l'Empe-
reur l'eut donnée à Alexis, Philoxene &
Polidarque tous deux Généraux d'Armée
d'Honorius, envoyez l'un contre Alaric
Roides Goths, & l'autre contre Stilicon,
Vassal revolté de l'Empire, retournerent
victorieux & apporterent en même temps
aux pieds de l'Empereur l'un le Sceptre
& la Couronne d'Alaric, & l'autre la tête
de Stilicon, & tous deux amis, amans
& rivaux, demande pour prix de leurs
Victoires cette même Olympie qu'Hono-
rius venoit d'accorder à Alexis; de sorte
que ne pouvant satisfaire à leurs desirs,
il veut céder à Polidarque le Sceptre qu'il
a conquis, & veut faire place à Philo-
xene dans son Trône: ce qu'il refusèrent
généreusement, par une humilité que leur
p'escrivoit leur devoir, qui porte Honorius à
leur pro mettre toute sortes de faveurs aux
occasions qui se pourront présenter.



S. ALEXIS. TRAGÉDIE.

ACTE I. SCENE PREMIERE.

HONORIUS, EUPHEMIEN,
ALEXIS, SOSIMENE,
ARISTANDRE, OLYMPIE, & suite.

HONORIUS, assis sur le Trône.

Demande Euphemien, oui demande &
de plus
N'apprehende de nous, ni froideur, ni
refus :

Je sai ce que tes soins ont fait pour cet Empire,
Je sai que c'est par toi que mon Peuple respire,
Et que par tes conseils & ta fidélité
Rome est au plus haut point qu'elle ait jamais été.
Fais toi-même ton prix; regne dans mes Pro-
vinces;

Fais-toi, si tu le veux des Sujets de mes Princes;
Partage mes grandeurs, prends le titre de Roi,
Ayant tout fait pour nous, je ferai tout pour toi.

EUPHEMIEN.

Seigneur, quand un Sujet vertueux & fidèle,
Sert son Prince & l'Etat avec beaucoup de zèle
Quelques nobles effets que son cœur fasse voir,
Il ne fait qu'obéir aux loix de son devoir,
Et sa fidélité rencontre son salaire
Dans l'honneur qu'il reçoit, ayant l'heur de
vous plaire;

Aussi quand je demande à votre Majesté,
Je n'attends rien de moi, mais tout de sa bonté.
Oui, j'espère, Seigneur, de vos mains libérales,
Un bonheur sans pareil & des faveurs Royales;
Mais ne présumez pas en cette occasion
Qu'un Sceptre soit l'objet de mon ambition,
Je donne à mes desirs de plus justes limites;
Et j'ajuste mes vœux à mon peu de mérites.
Je demande ... Ah! grand Prince, oserai-je
parler?

HONORIUS.

Oui, parle, je le veux.

EUPHEMIEN.

Mes jours vont s'écouler,
Déjà l'âge à mon sang communique sa glace,
Et vous voyez ici tous l'esprit de ma race.
C'est ce cher Alexis que le Ciel m'a donné,
Et pour votre service à l'instant destiné:
Je vous le viens offrir, recevez cet hommage;
Vous avez vu mes soins, vous verrez son cour-
rage,

Mais, s'il vous plaît, Seigneur, agréez qu'au-
jourd'hui

J'implore à vos genoux une grace pour lui.

Olympie ... Ah! Seigneur, perdez ce témé-
raire;
Je vois bien dans vos yeux que j'ai pû vous dé-
plaître,

Et je connois assez que ma présomption
A produit d'un seul mot leur altération.

HONORIUS.

Olympie... achevez;

EUPHEMIEN.

Ah! ma faute est trop grande,
Un pardon maintenant est ce que je demande.
L'obtiendrai-je, Seigneur?

HONORIUS.

Quoi?

EUPHEMIEN.

Le bien que j'ay dit,

HONORIUS.

Olympie?

EUPHEMIEN.

Ah! c'est trop,

HONORIUS.

Que je suis interdit,

Parle, oui, si je puis je tiendrai ma promesse:
Mais Olympie est libre, Olympie est maîtresse,
Et celui dont tu viens implorer le secours,
N'est rien que son Esclave.

OLYMPIE.

Ah! changé de discours,
Magnanime Empereur, je me sai mieux con-
noître,
Je sai qu'Honorius est mon Prince & mon Maî-
tre,

Et je tiendrai toujours à bonheur de me voir
Soumis aux saintes loix d'un si juste pouvoir.

SAINT ALEXIS
HONORIUS.

Mais vous même cessez, belle & sage Olympie,
De tenir un discours contraire à mon envie,
Si le sort en naissant vous soumit à mes Loix,
Votre rare beauté qui triomphe des Rois,
Vous dispense aujourd'hui de cette obéissance
Que tout autre que vous devoit à ma puissance,
Et par ses doux attraits qui savent tout ravir,
Inspire aux plus grands cœurs l'ardeur de vous
servir,

Cette nécessité qui n'épargne personne,
Me fait mettre à vos pieds mon Sceptre, ma
Couronne,

Et mes sens sont devenu vos plus chers partisans,
Ont ajouté mon cœur à ces nobles présents,
Recevez, Olympie, & Sceptre & Diadème,
Recevez pour Epoux un Prince qui vous aime,
Et par un peu d'amour répondant à ses vœux,
Vous payerez ses biens-faits, & les rendrez
heureux.

OLYMPIE.

Je pourrois écouter l'offre que vous me faites,
Si je pouvois, Seigneur, ignorer qui vous êtes,
Mais cet auguste front qui vous fait révéler,
Me dit trop grand Monarque où je dois aspirer,
Et qu'un peu de beauté que je trouve imparfaite,
Ne me dispense pas du devoir de Sujette,
Dans cette connoissance étouffant mon orgueil,
Le Trône est à mes yeux un dangereux écueil,
Où les ambitieux & superbes courages,
Pensans trouver un Port rencontrent des nau-
frages,

Ne me parlez donc plus de ces rares présens,
Ces illustres fardeaux sont pour moi trop péfens,
Et vous devez donner à ce cœur adorable

TRAGÉDIE.

Un objet plus parfait & plus considérable,
Pour moi je ne veux rien de votre Majesté,
Sinon que mon repos ne me soit pas ôté,
Si j'obtiens ce bonheur, mon ame est satisfaite,
Et mon esprit content à tout ce qu'il souhaite.

HONORIUS.

Par cet humilité vous rendez confus,
Mais cet abaissement n'eût qu'un adroit refus,
Et quand vous aurez mieux reconnu mon ho-
mage,

Vous changerez peut-être un si triste langage,
Souvenez-vous enfin qu'il est beau de regner.

OLYMPIE.

Le sort d'Athénais a pu me l'enseigner.

HONORIUS.

Je suis Honorius & non pas Théodose.

OLYMPIE.

Vos desirs sont pareils, & pourroient même
choses.

HONORIUS.

Athénais, & vous, differez en ce point,
Qu'elle eut une Rivale, & vous n'en avez point.

OLYMPIE.

En un autre Seigneur, nous différons encore,
Elle aime les grandeurs & moi je les abhorre.

HONORIUS.

Nous l'espérons en vain. Ah! c'est trop com-
battu,

Notre ame s'est fait voir, montrons notre vertu,
Et faisons reconnoître en cédant Olympie,
Qu'elle seule est l'objet digne de mon envie,
Hé bien, puisque mon rang fait votre aversion,
Je ne forcerai point votre inclination;
Mais je conjurerai votre rigueur extrême
De se rendre en faveur de cet autre moi-même

De ce cher Alexis, de qui les qualités
 Ont beaucoup de rapport avec vos beautés,
 Il est jeune, il est noble, adroit, & magnanime.
 Et vous m'en croyez digne de votre estime,
 Acceptez, Olympie, acceptez cet Epoux,
 Vous l'aimez, je le fais, pourquoi rougissez-
 vous ?

En un si juste choix vous n'êtes point blamable,
 Alexis vous chérit. Alexis est aimable,
 Et le Ciel fait en vous des accords trop char-
 mans ?

Pour séparer jamais deux si parfaits Amans,

OLYMPIE.

Oui, Seigneur, je l'avoue, Alexis à des charmes,
 Contre qui ma rigueur n'a que de foibles armes,
 Mon cœur contre ses traits a long-temps com-
 battu,

Mais enfin il se rend, & cède à sa vertu,
 Et pour lui mon amour est tellement entiere;
 Qu'elle fera ma flamme & premiere & derniere.
 J'eus pour lui cet instinct presque j dès le ber-
 ceau,

Et je l'emporterai jusques dans le tombeau,
 Où même le Destin unissant nos deux ames,
 Sous nos cendres encore fera vivre nos flammes.

ALEXIS.

Trop heureux Alexis ! hé bien que feras-tu ;
 Cœur ingrat, cède enfin, cède à tant de vertu ;
 Oui, cédon. Mais hélas ! qu'est-ce que je vais
 faire ?

Dois-je ici, grand Monarque, ou parler, ou me
 taire ?

L'excès de mon bonheur me dérobe la voix ;
 Donne-moi juste Ciel ! moins de biens à la fois.
 Ah ! mon Prince, ah ! Madame, ô mon
 cœur ! ô ma langue !

A qui s'adressera ma premiere harangue ?
 Quelle voix, quels discours, quels termes si
 charmans,
 Exprimeront tous mes vœux, & mes remerciemens ;
 Pour de si grands biensfaits il n'est point d'élo-
 quence

Qui ne dise bien moins que ne fait mon silence ;
 Et vous voyez assez dans ma confusion,
 Et mes profonds respects & mon affection,
 Contentez-vous, Seigneur, de ce muet lan-
 gage,

Et vous, chere Olympie, agréez mon hom-
 mage,

Puis que le Ciel le veut, mon amour, & mon
 Roi,

Avec mon cœur ici je vous donne ma foi.

HONORIUS.

Ah bien, puisque le Ciel l'a pour vous destinée,
 Célébrons aujourd'hui cet illustre Hymenée,
 Allez-vous préparer.

OLYMPIE.

Heureux commandement ?

ALEXIS.

Allons, obéissons.

EUPHEMIEN.

Dans mon ravissement,

Je ne saurois, Seigneur, vous répondre autre
 chose,

Sinon que je connois le nom de Théodose,
 Et qu'avec son rang vous avez hérité
 De ce cœur si rempli de générosité,
 Qui pouvant par le fer dompter la terre & l'onde,
 Par ses seules bontés s'acquérir tout le monde.

HONORIUS.

Allez, Euphemien, vous connoîtrez encore

Que mon cœur vous cédant un si rare trésor,
 Je n'ai pas tant fait pour vous tout ce que je
 médite;
 Je veux joindre aujourd'hui la fortune au mé-
 rite,
 Et donner en faveur d'Olympie & de vous,
 A mon-heureux Rival un prix digne de vous.

SCENE II.

SOSIMENE, HONORIUS,
 ARISTANDRE.

SOSIMENE.

Certes, une vertu si rare & si sublime,
 Montre combien, Seigneur, vous êtes ma-
 gnanime,
 Et combien aux grands cœurs doit être cher &
 doux,
 L'honneur & le bonheur d'être estimée de vous
 Après cette action & cet effort extrême
 Que votre esprit Royal a fait contre soi-même:
 Après ce grand combat que vous avez rendu;
 Quel Empire, Seigneur, ne vous sera point dû
 Vaincre les Nations, c'est faire peu de chose,
 De ces événemens la fortune dispose,
 Et les plus valeureux succombent quelquefois
 Par un trait de malheur sous d'honteuses Loix,
 Mais quiconque élevé dans un degré suprême,
 Peut vaincre ses desirs & régner sur soi-même,
 Triomphe de l'amour & de ses passions,
 Il peut facilement dompter les Nations;

Et quoique la fortune, ou projecte ou conf-
 pire,

De tous cet Univers ne faire qu'un Empire,
 HONORIUS.

Quiconque songe moins à ses Sujets qu'à soi,
 Est digne du rang & du titre de Roi:
 Comme ce nom sacré nous tire du vulgaire,
 Tout ce que nous faisons doit passer l'ordinaire,
 Tout doit être Royal, tout illustre, tout grand,
 Tout juste, & tout enfin digne de notre sang.
 Un Monarque qui veut signaler sa mémoire,
 Doit être seulement amoureux de sa gloire,
 E pour cet intérêt qu'il doit seul regarder,
 Aux services des siens prêt de tout accorder.
 J'étois (je le confesse) amoureux d'Olympie,
 Ses aimables traits m'avoient l'ame ravie;
 Et ses hautes vertus qui peuvent tout charmer,
 Avoient porté mon cœur & mes yeux à l'aimer.
 Mais quand j'ai sur ce point ma raison consul-
 tée,

Quand en d'autres liens je l'ai vue arrêtée,
 Quand j'ai considéré les soins d'Huphemien,
 Le zele de son fils, mon amour & le sien,
 La mutuelle ardeur qui brûloit ces deux ames;
 Ne nous opposons pas à de si belles flâmes,
 Ai-je dit, & faisant un effort généreux,
 Pour un cœur que je cède, acquérons-nous-en
 deux.

ARISTANDRE.

Quoiqu'ait fait pour l'Etat, & le Fils & le Pere,
 Olympie est pour eux un assez grand salaire,
 Sans que vous ajoutiez en cette occasion
 A vos rares bontés tant de profusion:
 Songez que votre épargne est tantôt épuisée
 Par les guerres sans fin où Rome est exposée,

Et qu'un Prince prudent ne doit pas oublier
Tous ses autres Sujets pour un particulier.

HONORIUS.

Quoique vous me disiez, vous n'avez plus rien
à craindre,

Et mon peuple aura peu de sujet de se plaindre,
Si le noble mépris que je fais des trésors
Me fait même aux vivans récompenser les morts,
Il me souvient amis quel étoit ce grand Homme,
Qui prodiga son sang pour le salut de Rome,
Quand le superbe Atalle eut dessein de m'ôter,
Du Trône où son orgueil l'invitoit de monter,
C'étoit, vous le savez, le Pere d'Olympie,
Il m'en laissa le soin quand il laissa la vie.

Et je l'ai du depuis élevée en ma Cour
Avec beaucoup de zele & beaucoup plus d'a-
mour,

Lui donnant un Epoux, je lui tiens lieu de
Pere,

Et par cette raison un illustre douaire
Me doit envers la Fille acquiter aujourd'hui
Du service important que j'ai reçu de lui.

ARISTANDRE.

Seigneur....

HONORIUS.

C'est assez, dit-il, suffit Aristandre,
Qu'on ne m'en parle plus. Mais que viens-je
d'entendre ?

D'où procède ce bruit ? Dieu, qu'est-ce je
vois !

SCENE III.

POLIDARQUE, HONORIUS,
PHILOXENE, ARISTANDRE.

SOSIMENE, & suite.

POLIDARQUE.

Deux Rivaux, mais Sujets du plus juste des
Rois,

Oui, vous voyez, Seigneur, vous voyez grand
Monarque,

Philoxene à vos pieds avec Polidarque,
Tous deux pleins de respect, tous deux vic-
torieux,

Mais tous deux aujourd'hui l'un & l'autre en
vieux :

Notre rang est égal, nos armes sont pareilles,
Et mes exploits, Seigneur, égalent ses mer-
veilles,

Car si pour cet Etat il a bien combattu
J'ai pour vous agrandir signalé ma vertu :
D'une pareille ardeur nous avons fait la guerre :
Si son bras est un foudre, le mien est un ton-
nerre,

Un semblable succès a suivi nos combats,
Alaric est vaincu, Stilicon est abas,
Et nous avons tous deux en cette concurrence
Et les mêmes desirs, & la même espérance,
Tous deux sommes amis ; & tous les deux amans

Tous deux ont même cœur & mêmes senti-
mens,

Et tous deux, grand Monarque, attendant d'O-
lympie,

Et de votre faveur, ou la mort, ou la vie.

HONORIUS.

Ce que vous demandez n'est plus en mon pou-
voir.

PHILOXENE.

Ah ! Seigneur, regardez le prix de notre espoir ;
Voyez de ce côté le Sceptre & la Couronne
Que portoit Alaric, que mon Rival vous don-
ne :

Et malgré l'éclat d'un don si précieux
Vous daignez devers moi tourner un peu les
yeux ;

Vous verrez un objet peut-être moins aimable
Mais bien plus important & plus considérable,
Puisqu'avec le sang de ce grand ennemi,
J'ai rendu désormais votre Trône affermi.

Oui, voilà Stilicon, ce superbe, ce traître,
Qui vouloit envahir l'Empire de son Maître,
Et qui par sa valeur justement abattu,
Est contraint de baisser les pas de la vertu ;
Voyez ces deux présens, regardez l'un & l'au-
tre :

Il vous donne un Empire, & je sauve le vôtre,
Et nous ne demandons pour prix de nos tra-
vaux,

Que l'amour d'Olympie.

HONORIUS.

Adorables Rivaux :

Je vois, je vois assez, & j'ai dans la mémoire
Tant d'efforts signalés de valeur & de gloire,
Que vous avez toujours heureusement produits ;
Malgré

Malgré tant de mutins que vous avez détruits.
Oui, oui, je vous dois tout, mais cette récom-
pense,

Est plus dans mes desirs que dans ma puissance,
Vous voulez Olympie ? elle n'est plus à moi,
Alexis la possède, il a reçu sa foi,
Elle s'est à ses vœux elle même donnée,
Et j'en ai ce matin accordé l'Hymenée.

Mais Prince généreux après tant de hauts faits ;
Il est juste qu'aussi vous soyez satisfaits.
Vous qui me présentez ce Sceptre & cette Mar-
que,

Que portoit ci-devant un indigne Monarque,
Prenez-les de ma main, & leur rendez l'éclat
Qu'Alaric a terni par son lâche attentat ;
Et vous à qui je dois mon état & ma vie,
Qu'un rebelle Sujet m'eut sans doute ravie,
Entrez, puisqu'autrement, je ne puis m'acquit-
ter

Au Trône où la raison vous promet de monter,
occupez,

PHILOXENE.

Ah ! Seigneur, excusez notre audace ;
Ou bien si notre offense est indigne de grace,
Ajoutez, grand Monarque, à ce Chef odieux
Celui d'un téméraire, & d'un ambitieux,
Mais qui dans ses desirs n'a jamais fait paroître
Qu'il eût aucuns dessein sur le rang de son Mai-
tre.

POLIDARQUE.

Oui, commandez, Seigneur, qu'on nous prive
du jour,

Et donnez-nous la mort pour un crime d'amour ?
Aussi bien Alexis possédant Olympie,
Avec notre espoir, faut-il perdre la vie,

SAINT ALEXIS
HONORIUS.

Non, vivez, le destin doit être plus doux,
Vous aimez Olympie, & j'aimois comme vous
A tous trois même objet a fait votre espérance,
Une même rigueur fait notre récompense,
Et puisqu'en vain tous trois nous avons combattu,

Consolons-nous tous trois par la même vertu,
Et témoignons au Ciel que nos ames bien nées
Attendent de ses soins nos bonnes destinées.

SCENE IV.

ALEXIS, & suite.

ALEXIS.

AMis, je suis assez redevable à vos soins,
Mon amour désormais ne veut plus de ré-
moins,
Et dans les doux transports dont mon ame est
faïtie,
Elle n'a plus besoin de votre courtoisie.
Adieu, laissez moi seul, afin qu'en liberté
Je songe aux beaux liens où je suis arrêté:
Vous savez qu'à cette heure à mes vœux oportune,
Un Amant est timide, on contraint son ardeur,
Et je fais qu'Olympie a beaucoup de pudeur,
Accordez aujourd'hui cette grace à ma flamme,

TRAGÉDIE.

ARASPE, au nom de tous.

Nous obéïssons.

SCENE V.

ALEXIS, seul.

Que feras tu mon ame ?
Hé bien me voilà seul où tu m'as fait venir.
Que refoudrai-je enfin ? que dois-je devenir ?
Où tourneront mes pas ? quel conseil dois-je
suivre ?
Quitterai-je un objet sans qui je ne puis vivre ?
Quitterai-je un objet de graces revêtu ?
La perfection même, & la même vertu ?
Un objet que je dois & puis chérir sans blâme ?
Olympie en un mot, & qui plus est ma femme ?
Ah ! mon ame, c'est trop, je n'y puis consentir.
Dis-moi, qu'a-t-elle fait qui m'oblige à partir,
L'amour qu'elle a pour moi n'est-il pas légitime ?
Ne puis-je pas la posséder sans crime ?
N'a-t-elle pas mon cœur ? n'est-elle pas à moi ?
Puis-je blâmer mes feux ou douter de sa foi ?
Non, non, elle est charmante, elle est sage &
modeste
Son ame est toute pure, & sa flamme est céleste,
Toute fois inhumain, oui tu la veux laisser,
Etouffe, cœur ingrat, étouffe ce penser,
Et croi qu'il n'appartient qu'à des armes barbares
D'abandonner ainsi des Epouses si rares,
Mais quoile Ciel le veut, & son commandement

Dessus mes volontés agir absolument.
 J'ai beau lui résister, il faut que j'obéisse ;
 Que pour suivre ses loix Alexis se haïsse,
 Qu'il se prive de tout, & qu'en ce même jour
 Il renonce à soi-même ainsi qu'à son amour
 Vous me le commandez, Princesse Souveraine
 De la Terre & des Cieux incomparable Reine,
 Hé bien, j'obéirai, je ne conteste plus,
 Et sans perdre le temps en regrets superflus,
 Je vois où votre voix aujourd'hui me convie,
 Adieu donc chere Epouse, adieu chere Olympie,

Doux charmes de mes sens, vertueuse Beauté,
 Rare exemple d'amour & de fidélité ?
 Adieu, pardonnez-moi si mon obéissance
 Nous impose à tous deux une si rude absence,
 Je te quitte, il est vrai ; mais j'atteste les Cieux
 Que j'emporte en mon cœur ce qu'on ôte à mes yeux,
 Et qu'en quelques endroits que mon destin
 m'appelle,
 Malgré l'éloignement je te serai fidèle,
 Tout le monde n'a rien d'égal à tes appas,
 Et rien ne me pourroit arracher de tes bras,
 Si le divin objet qui m'invite & me presse,
 N'étoit ma souveraine & première Maîtresse,
 Je l'entends, elle veut que je quitte ce lieu,
 Et tout ce que je puis, c'est de te dire adieu.

Fin du premier Acte.



ARGUMENT DU SECOND ACTE.

Polidarque & Philoxene ne pouvant si facilement se dépouiller de la passion qu'ils avoient pour Olympie, rodent sur la fin de la nuit autour du Palais d'Euphemien, où s'imaginant que leur Maîtresse étoit en la possession d'Alexis, s'ils s'échappent à quelques transports qui finissent par l'abord d'Arifrandre, qui les mene vers l'Empereur qui les mandoit pour s'informer d'eux, s'ils ne savoient rien de l'absence d'Alexis, qui mettoit toute la Cour en peine. Ensuite de ce mandement s'ouvre la Chambre Nuptiale, en laquelle Olympie paroît en dès-habillé, les habits Nuptiaux étant préparés sur une Table, où après plusieurs plaintes lui témoignent son inquiétude & son amour, elle rencontre sous sa toilette le Portrait d'Ale-

xis, & une chaîne de Diamans qu'Alexis avant son départ y avoit laissée. Cette vue redouble sa passion & ses regrets, dans lesquels Aglès, mere d'Alexis, vient témoigner qu'elle prend beaucoup de part. Après ces Scenes Alexis paroît dans un bois avec deux ou trois Gueux, qu'il a revêtus de ses plus beaux habits en ayant pris un d'Esclave, & donnant son épée & son chapeau qu'il avoit encore en main, avec argent, il les embrasse, & leur dit adieu. Ces pauvres si superbement vêtus, & tous étonnés d'un échange si avantageux, font dessein d'aller à l'Armée de l'Empereur.



* * * * *

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILOXENE, POLIDARQUE.

PHILOXENE.

NOs débats sont finis, c'en est fait Polidarque,
 Notre valeur envain oblige un grand Monarque
 Envain nous terrassons ses plus faux ennemis,
 Alexis a le prix qu'il nous avoit promis.
 Il a tout notre espoir, il a nos récompenses,
 Et voilà, cher ami, le fruit de nos absences,
 Cependant qu'un Mignon par un destin plus doux
 Triomphe insolemment d'Olympie & de nous.
 Ah! le lâche, il ne mit jamais la main aux armes.
 Et nous tirions du sang quand il verfoit des larmes
 Toutefois son bonheur le va mettre en un rang,
 Qui nous fera verser des pleurs, & du sang.

POLIDARQUE.

Sans faire l'esprit fort, j'avourai, Philoxene,
 Que cet événement m'a beaucoup fait de peine,
 Et que le souvenir d'un si sensible affront
 M'a mis la rage au cœur, comme la honte au front
 Mais puisque s'en est fait, le mal est sans remède,
 Nous perdons Olympie, Alexis la possède,
 Et cet effeminé l'ayant en son pouvoir,
 Se mocque maintenant de notre désespoir,

Dis-mulons Ami, quittons cette humeur noire,
Songeons dorénavant à sauver notre gloire ;
Et nous retirer d'une indigne prison ;
Mettons au front d'amour les yeux de la raison.

PHILOXENE.

Que tu sens, Polidarque, une légère atteinte ;
Qu'une flâme en ton cœur est aisément éteinte ?
Et que facilement tu portes tes esprits
A passer sans regret de l'amour au mépris !
Hélas ! je tâche en vain d'étouffer en mon ame
Ce brasier importun qui me perd & m'en flâme,
Le vent de mes soupirs le rend plus violent,
Et plus je le combats, plus il est insolent.
A quoi donc me refoudre ? ah lâche en cet orage
Qu'un reste de prudence assiste ton courage,
Fuis cet indigne objet qui causa ton amour,
Quitte un injuste Prince abandonne sa Cour ;
Et par traitement & si prompt & si rude,
Tu puniras leur haine, & leur ingratitude.
Mais que dis-je insensé ? Non changeons de pro-
jet,

Epargnons l'Empereur & pardons un Sujet,
Le traître l'a séduit & gagné par adresse,
Allons le poignarder au sein de sa Maîtresse,
Faites que cette nuit lui dérobe le jour,
Et qu'un trait de la mort chasse celui d'amour.

POLIDARQUE.

A ! rappelle tes sens, & pour t'on allégeance ;
Qu'un généreux mépris te serve de vengeance ;
Laisse-les malheureux dans leurs fers enlassés,
Le temps & les regrets les puniront assez,
Et croi que le seul bruit de ces hautes conquêtes
T'accuerrera le vœux des beautés plus parfaites,
Mais que cherche Aristandre ? ils s'avance vers
nous.

SCENE

SCENE II.

PHILOXENE, POLIDARQUE,
ARISTANDRE.

PHILOXENE.

Que veux-tu ?

ARISTANDRE.

L'Empereur est en peine de vous,
Et vous mande par moi d'aller en diligence
Le trouver au Palais pour chose d'importance.

PHILOXENE.

Pour chose d'importance ! en cette occasion
J'ai peine à concevoir cette commission
Si matin & si-tôt ! qu'elle aiffaire le presse ;

ARISTANDRE.

J'ignore son dessein, mais ma charge est expresse.
POLIDARQUE.

Marche, nous te suivons.

ARISTANDRE.

L'absence d'Alexis,

Ou je suis bien trompé, cause tous mes soucis.

PHILOXENE.

L'absence d'Alexis ! Sa Majesté s'ennuie
Qu'il demeure si tard dans les bras d'Olympie,
Elle nous veut sans doute en voyer à présent
Pour hâter son réveil.

ARISTANDRE.

Non, non, il est absent

On le cherche par-tout, & sa Femme elle-même
En est ainsi que nous en une peine extrême.

G

SAINT ALEXIS
POLIDARQUE.

Allons voir ce que c'est.

PHILOXENE.

Ecoute mes souhaits

Amour, & qu'Alexis ne revienne jamais.

SCENE III.

OLYMPIE, LUCELLE, VIRGINIE,

Dans la chambre Nuptiale.

OLYMPIE.

Alexis est parti ! que dites-vous Lucelle ?
Alexis est parti ! non, non, il m'est fidele,
Il m'aime, il me chérit, & son retardement
N'est que pour éprouver si je l'aime ardemment
Cui, je t'aime Alexis, oui, je t'aime mon ame,
Et tu me ferois tort de douter de ma flâme,
Puisqu'il est assuré qu'il n'est rien sous les Cieux
Qui soit cher à mes sens à l'égal de tes yeux
Toutefois inhumain... Que dis-tu misérable,
Vois-tu pas que ce mot te peut rendre coupable,
Ah pardon cher Epoux, ce mot m'est échappé
Sans consulter ce cœur que ton œil a frappé,
Et que hors de saison toute absence désolé
Quand tu le peux guérir d'une seule parole.
Quoi ? tu ne paroît pas & dans un même jour
J'aurai vû commencer & finir mon amour ?
Est-ce là cette ardeur que tu m'avois jurée ?
Cette fidélité d'éternelle durée,
Ces tendresses, ces feux, ces raviffemens,
Qu'en ces occasions témoignent les Amants,

Quoi donc, serai-je veuve aussi-tôt qu'épousée ?
Quoi, ne t'ai-je cheri que pour être abusée ?
Et ne repondras-tu qu'avec des mépris
Au brasier innocent dont mon cœur épris ?
Ah ! c'est trop de rigueur & trop d'ingratitude ?
Lucelle tire moi de cette ingratitude
Va, retourne ;

LUCELLE.

Où Madame ?

OLYMPIE.

Ah ! tu me fais mourir

Vole, & fais qu'Alexis me vienne secourir ;
Oui, dis-lui mon amour & mon impatience,
Conjure-le de rendre à mes yeux sa présence,
Et si c'est son dessein d'abandonner ce lieu,
Qu'il vienne au moins me dire un pitoyable dieu.

VIRGINIE.

Vous me donnez, Madame une peine inutile,
Envain on a déjà couru toute la Ville,
Envain on l'a cherché dans son appartement,
Céans, chez l'Empereur, tout c'est fait vaine-
ment.

Euphemien confus met tout en alarmes,
Il dépêche par-tout, sa Mere fond en larmes,
Et d'une voix qui fond les cœurs plus endurcis,
Remplit l'air du beau nom de son cher Alexis.

OLYMPIE.

Quoi donc, il est parti cet Astre de ma vie ;
Il a donc à mes yeux sa lumiere ravie ;
Et cet œil provident qui nous donne le jour ;
Ne fait point revoir l'objet de mon amour,
Ah ! Soleil importun, odieuse lumiere,
Pourquoi commence-tu ta funeste carriere ;
Cesse, cesse de luire en ces lieux obscurcis,
Et n'y paroît jamais qu'avec mon Alexis.

C ij

Alexis, ah! beau nom qui charmes mon oreille,
 Beau nom unique prix d'un amour fans pareille,
 Nom, seul allègement d'un feu continuë,
 Pourquoi m'es-tu si doux quand il m'est si cruel?
 Mais pourquoi m'amusez-je à d'inutiles plaintes,
 Mon esprit n'est-il pas éclairci de ses craintes?
 Ah! dans un sentiment & si juste & si vif,
 Suivons, suivons les pas de ce beau fugitif
 Et faisons connoître aux Esprits infidèles,
 Aussi bien que des fers, que l'amour a des aïles,
 Allons donc, mais où vais je! où, qu'importe!
 où le fort

Voudra que je rencontre Alexis, ou la mort,
 Allons

VIRGINIE.

En cet état? Hé de grace Madame,
 Modérez des transports qui bourent votre ame
 Remettez-vous un peu, prenez ces vêtements.

OLYMPIE.

Ah! cachez à mes yeux ces pompeux ornemens!
 En un si pitoyable & si triste Hyménée,
 Ils ont par trop d'éclat pour une infortunée,
 Ensevelissez-moi dans un habits de deuil,
 Et pour lit nuptial qu'on m'apprête un cercueil,
 Otez ces tableaux, abbattez ces ballustres,
 Ce faste ne sied point aux Personnes illustres
 Que le Ciel plus béni void d'un regard plus doux
 Et non pas aux objets qu'il regarde en courroux;
 Mais que trouvai-je ici? grand Dieu, c'est la
 figure

Du mortel plus charmant qui soit en la Nature?
 Mais hélas! c'est aussi l'insensible Tableau
 De ce cruel Epoux qui m'envoie au tombeau,
 Précieuse faveur! agréable rélique!
 L'oux charme de mes maux & mon espoir unique

Beau portrait d'Alexis! dis-moi cher imposteur,
 Pourquoi dedans tes traits paroît-tu si menteur?
 Pourquoi sous la douceur d'un si charmant visage
 Caches-tu les rigueurs d'un esprit si sauvage?
 Il est vrai qu'en ce point mon doute est éclairci,
 Car je vois que son cœur ne paroît pas ici,
 Et de ce Captif pour qui je suis en peine
 Il ne m'est rien resté quel'ombre & que la chaîne.
 Chers gages qu'un Hymen que le Ciel rigoureux
 Où devoit empêcher, ou rendre plus heureux,
 Agréables gens, belle & cruelle feinte
 Du vrai bien dont la perte anime ici ma plainte,
 Témoins de mon amour comme de mes douleurs
 Prenez en même temps mes baisers & mes pleurs
 Hélas! combien de fois quand la troupe impor-
 tune

De mille Amans pressés d'une flâme commune,
 Sollicitoient mon ame à leur donner ma foi,
 Ai-je dit, Alexis, tu feras seul à moi?
 Mais de ce peu de mots Epoux impitoyable,
 Une partie est fausse, & l'autre véritable,
 Car en ton seul objet est mon souverain bien?
 Mais, ô triste pensée! cruel tu n'est pas mien.



SCENE IV.

LUCELLE, OLYMPIE, VIRGINIE.

LUCELLE.

Appaisez-vous, voici . . .
 OLYMPIE.
 Qui ? mon Epoux ?
 LUCELLE.

Sa Mere.

OLYMPIE.

O foible & vain remede à ma douleur amere ?
 Sans mon cher Alexis, je ne la saurois voir.

VIRGINIE.

Préparez vous pourtant à la bien recevoir,
 Et malgré les regrets d'une rude absence,
 Joignez à votre amour un peu plus de constance
 Elle ne vient ici que pour vous consoler.

OLYMPIE.

Et c'est de quoi jamais il ne me faut parler :
 Comme pour Alexis mon amour fut extrême,
 Mon regret aujourd'hui le doit être de même,
 Et mon ressentiment paroîtroit bien leger,
 Si par de vains discours il pouvoit s'alléger.

LUCELLE.

La voici,

SCENE V.

AGLEZ, OLYMPIE, LUCELLE,
VIRGINIE.

AGLEZ.

CHere Fille, & femme trop aimable,
 D'un Fils quime fut cher autant qu'impitoyable
 Hélas ! avec quel front me puis-je présenter
 Devant ces yeux divins que je crains d'irriter,
 Si je vous parle encore de cet autre Thelée
 Qui vous a comme moi lâchement abusée ?
 Oui, Madame, l'ingrat a trahi sans pitié
 Son Epouse & son sang, l'amour & l'amitié :
 Et pour vous consoler en ces tristes alarmes
 Je viens joindre à vos pleurs ma tritese & mes
 larmes . . .

Je sai que ma présence est un foible secours,
 Et qu'en vain j'y voudrois ajouter le discours,
 Les petits déplaisirs font de belles harangues,
 Mais la Nature aux grands n'a point donné de
 langues :

Aussi pour réveler votre esprit abbattu,
 Je laisse cet effort à la seule vertu ;
 Et j'espere de vous interdite & confuse,
 La consolation qu'un Enfant me refuse.

OLYMPIE.

Comment pourrois-je hélas ! en ces occasions
 Donner à vos regrets des consolations ;

Si dans l'extrémité du malheur qui m'accable,
En mes propres ennuis je suis inconsolable
Ah ! Madame, je vois où tendent vos propos
Ma présence aujourd'hui trouble votre repos,
Elle accroît vos douleurs, & vous me venez
dire

Qu'il faut que je vous laisse, & que je me retire
Alexis est parti, bien vous avez raison,
Lui seul me donnoit droit dans cette maison.
Sortons donc, j'y consens, oui changeons de
demeure.

A G L E Z.

O Ciel ! que dites-vous ?

O L Y M P I E.

J'obéis tout à l'heure ;

Il est juste.

A G L E Z.

Ah ! ma Fille, appeaisez ce transport ;
Et ne nous faites pas un si sensible tort :
Vous repondrez d'un sens contraire à ma pensée,
Alexis est parti, l'ingrat vous a laissée ;
Mais lui seul a failli, personne ni consent,
Faut-il pour le coupable attaquer l'innocent ?
Ou pour être comprise au mal qu'il a pu faire
Suffi-t-il de porter la qualité de Mere ?
C'est-là toute ma faute, & la seule raison
Qui vous porte à haïr cette triste Maison :
Mais si votre ame étant encore si généreuse,
A quelque sentiment pour une malheureuse,
Demeurez, Olympe, & ne vous privez pas
Du seul objet qui peut empêcher mon trépas :
La perte d'Alexis n'est que trop sans la vôtre,
Sans que vous redoubiez ce malheur pour un
autre,
Ou que vous ajoutiez à ma calamité

Un traitement si rude & peu mérité.
Alexis vit en vous, il vit de votre ame,
En vous je vois encore & mon Fils & la Femme,
Ou par un rare effet d'un insigne amitié,
Il nous restent du moins sa plus noble moitié :
Accordez, cher Fille, à ma juste priere,
Cet heure que je souhaite, & ce bien que j'es-
pere,

Sinon votre rigueur par un cruel effort,
Achevera le coup qui me donne la mort.

O L Y M P I E.

Quoique vous m'ordonniez, vous serez satis-
faite,

Mais vous devriez plutôt consentir ma retraite,
Et bannir de chez vous un objet odieux
Qui vous prive d'un Fils qui fut cher à mes yeux.
Oui, mes défauts, Madame, ont causé son ab-
sence,

Il montre son respect par son obéissance ;
Mais son aversion ayant plus de pouvoir,
L'a contraint à la fin d'oublier ce devoir,
Et de se dégager par une prompte fuite :
Des fers vous aviez sa belle ame reduite
J'obéirai pourtant puisque vous le voulez,
J'acheverai mes jours dans ces lieux désolés :
Et je vous ferai voir au fort de ma misere,
Que j'aime encore le Fils en honorant sa Mere :
Trop heureuse, pendant un adorable fruit ;
Que l'on me laisse au moins l'arbre qui la pro-
duit.



SCENE VI.

ALEXIS, CLITOPHON, ALCIPE,
MEGISTE.

ALEXIS, *dans un Temple tenant deux man-
teaux dans ses mains.*

REstes vains & honteux de ma grandeur
passée,

Allez, quittez mes mains ainsi que ma pensée,
Et par les faux appas d'un éclat odieux,

Ne bleffez plus jamais mon esprit & mes yeux,
Mais vous, chers ennemis de cette vaine pompe,
Qui charmes les mondains, les séduit, & les
trompe,

Habits, de mon bonheur, glorieux instrumens,
Soyez dorénavant mes plus beaux ornemens,

Que la pourpre vous cède & serve de trophée
A mon ambition par votre aide étouffée;

Charmereffes des sens qui flatiez mes desirs,
Trompeuses voluptés, ridicules plaisirs,

Luxe, jeux, passe-tems dangereux, délices,
Tréfors de leurs erreurs partisans & complices,

Allez & trop long-tems vous m'avez abusé:
Mais pour moi désormais votre piège est brisé,

A mon aveuglement la lumière succède,
Je verrai sans regrets qu'un autre vous possède

Et même j'avouerai d'être fort obligé,
A ceux qui de vos fers m'auront déchargé,

Oui, prenez chers Amis tout ce bien qui m'est

Partagez entre vous cet or que je déteste,
Usez bien de ce traître & dangereux métal,
Et prenez garde enfin qu'ils ne vous soit fatal;
Adieu mes chers Amis, embrassez-moimes Freres.
CLITOPHON.

Les Cieux vous soient propres,
Et rependent sur vous, pour ces rares bontés,
Mille torrent de graces & de prospérités.

SCENE VII.

MEGISTE, CLITOPHON, ALCIPE.
MEGISTE.

Quelle fortune; Alcipe, à la nôtre est pa-
reille?

ALCIPE.

En l'état où je suis, je doute si je veille,
Et j'ai bien de la peine en cette occasion
De ne point prendre pour une illusion.

CLITOPHON.

Mais aussi n'est ce pas un charme qui nous trompe
Sommes-nous bien certains que toute cette
pompe,

Et que les vêtemens qui nous semblent si beaux,
Ne soient pas en effet d'effroyables lambeaux?
Non, mes attouchemens d'accord avec ma vue,
M'assurent puissamment qu'elle n'est pas déchue
Et cet or, par son poids, persuade à ma main,
Qu'en cette occasion notre espoir n'est pas vain.

MEGISTE.

Agréable rencontre! & bienheureux échange?

SAINT ALEXIS
ALCIPE.

Certes cet accident me semble bien étrange,
Et remplit mon esprit d'aïse & d'étonnement.

CLITOPHON.

Si nous sommes heureux, il n'importe comment
Pour moi je suis d'avis sans tarder davantage,
Qu'en changeant de destin, nous changions de
courage,

Et que nous nous rendions par quelque beaux
effets

Dignes de tant de biens que le Ciel nous a fait.
MEGISTE.

C'est bien dit, Clitophon, allons prendre les
armes,

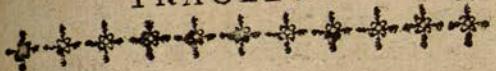
L'Empereur des Romains a besoin de Geas
d'armes,

Allons nous enroller dessous ces étendarts
Il vaut mieux s'exposer à ces nobles hafards
Que de tramer ici une ame craintive
Une vie ennuyeuse, infortune & oïlive.

ALCIPE.

Puisque nous sommes tous resolu à ce point
Suivons ce beau projet, & ne différons point.

Fin du second Acte.



ARGUMENT
DU III. ACTE.

Olympie continuant ses regrets sur
l'absence de son Alexis est inter-
rompue par l'Empereur, Philoxene &
Polidarque, qui se persuadant que cet
éloignement l'obligeroit à changer en
leur faveur, trouverent en cette géné-
reuse Fille une constance admirable, &
une vertu sans exemple. En la dernière
Scene de cet Acte, Alexis s'étant embar-
qué pour aller en Edesse, Ville de Sy-
rie, est rejeté par la tempête au port
d'Ostie, où ayant fait naufrage, il
fait dessein de retourner à Rome, & de
chercher en faveur de son déguisement
une retraite en la maison de son Pere
même.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OLYMPIE, *dans sa Chambre.*

A Rbitre des feux de mon ame,
 Et de mes inclinations,
 Toi qui vois tant de Nations
 Sous ton char éclatant de lumiere & de flamme,
 Beau Prince de la clarté,
 Grand Astre de qui la beauté
 A des traits de l'objet que mon ame révere;
 Soleil qui malgré moi nous redonne le jour,
 Et qu'il n'est point d'ardeur pareille à mon amour
 Tout me chérit; un Prince m'aime,
 Un Empereur insensible à ses vœux,
 Je suis insensible à ses vœux,
 Et d'un œil de mépris je vois son Diadème;
 En vain il me presse & me suit,
 J'adore un ingrat qui me fuit,
 Qui tout ingrat qu'il est, ne sauroit me déplaire
 Bel Astre dont l'éclat nous redonne le jour,
 Confesse donc que rien n'égale ma misere,
 Et que tout est de glace aux prix de mon amour
 Alexis, en quelle contrée
 Fais-tu reluire tes appas?
 Amour, adressez-y mes pas.

Per mets que ton flambeau m'en découvre l'entrée
 Cher Epoux encore une fois,
 Souffre que j'entende ta voix,
 Et quand ton bel œil & m'enflame & m'éclaire
 Et tu confesseras avec l'Astre du jour,
 Qu'il n'est rien dessous l'un & sous l'autre He-
 misphere

Qui puisse aucunement égaler mon amour,
 Ah ! qu'avec raison je puis nommer cruelle
 L'injuste Region qui chez toi te recelle,
 Qui détruit mon bonheur pour établir le sien.
 Et se rend aujourd'hui superbe de mon bien,
 Si mes vœux sont permis, que l'ombre soit mau-
 dite

De qui premier qui ouvrit un passage à la fuite,
 Qui sçut franchir les Monts, & qui première-
 ment,

Osa tenter les flots d'un perfide Elément
 Autrefois lorsque Rome étoit en sa naissance,
 Et n'avoit pas si loin étendue sa puissance,
 Le Tibre, & sept côteaux que l'on voit à l'entour
 Bornoient tous ses Etats, son Empire & sa Cour;
 La Ville étoit à peine à soi-même connue,
 Sa curiosité ne passoit pas la vue
 Et le Sénat sans faste & sans ambition,
 N'étoit point la terreur d'une autre Nation.
 Plût au Ciel, Alexis : que ce superbe Empire
 Fût encore en l'état que je viens de d'écrire !
 Et que sans dominer tant de Peuples divers,
 Nos murs lui tinssent lieu de cet Univers ?
 Avec toi cher Epoux un petit toit de chaume
 Me seroit plus aimable & plus cher qu'un Royau-
 me,

Et mon ambition borneroit son espoir
 Au seul contentement de t'aimer, de te voir.

Cruel, pourquoi fuis-tu ? que ta fait ta Patrie,
 Où chacun te chérit avec idolâtrie ?
 Que t'a fait ton Epouse, un Pere, & tes Parens
 Leurstrépas te sont-ils si fort indiffiérens,
 Que sans être touché de l'ennuis qui les presse,
 Tu puisse consentir qu'ils meurent de tristesse,
 Ah ! change de dessein, c'est par eux que tu vis,
 Et c'est de Dieu que tu tiens ce que tu leurs ravis
 Ils t'ont donné le jour & l'esprit qui t'anime,
 Ils ont dessus ta vie un pouvoir légitime ;
 Et quelque sentimens que tu puisse avoir,
 Rien ne peut t'exempter d'un si juste devoir,
 Reviens donc, Alexis, contente leur envie
 A toute ta Maison rends la joie & la vie
 Le repos à mon cœur, l'espoir à mon amour
 La lumiere à mes yeux, & le lustre à la Cour.

SCENE II.

HONORIUS, PHILOXENE,
 POLIDARQUE.

HONORIUS, *surprennent Olympie.*

MAis vous même suivez une si juste envie,
 Redonnez-nous la joie adorable Olympie
 Vos vœux à nos desirs, l'espoir à votre amour,
 La lumiere à nos yeux, & lustre à la Cour.

OLYMPIE.

Que dites-vous Seigneur, & quelle est votre
 attente ?

La joie est un effet d'une ame plus contente,
 Et vous n'ignorez pas qu'un Epoux rigoureux
 Emporte avec mon cœur mon espoir & mes vœux

Ne

Ne retombez donc plus en votre erreur premiere
 Votre esprit à vos yeux a rendu la lumiere,
 Qu'Amour pensoit couvrir d'un funeste bandeau
 Pour vous mieux obliger à suivre son flambeau,
 Au reste votre Cour me semble trop illustre,
 Pour emprunter de moi son éclat & son lustre,
 Elle tire de vous son premier ornement,
 Et tout à votre exemple y paroît noblement.
 La grace, la valeur, l'honneur, la courtoisie,
 Ont dans votre Palais leur demeure choisie ;
 Et par vos qualités le vice combattu,
 Montre que c'est l'Ecole où s'apprend la vertu.
 Il n'est donc pas besoin que cette infortunée
 Aux regrets, aux soupirs, aux pleurs abandonnée,
 Du bruit de ses malheurs trouble un calme si doux
 La pompe est mal-séante à qui perd un Epoux ;
 Et votre Majesté blâmeroit ma conduite,
 Si je pouvois jamais oublier son mérite.

HONORIUS.

Madame, avant sa fuite & son éloignement,
 Je l'ai crû comme vous adorable & charmant ;
 Mais depuis son départ une si haute estime,
 Et pour vous & pour moi seroit illégitime,
 Mon esprit desormais a quitté son erreur,
 Et loin de le chérir, il vous doit faire horreur,
 Souvenez-vous qu'après vous avoir abusée,
 D'un espoir déçevant il vous a méprisée,
 Et que par une infigne & lâche cruauté,
 Il joint l'ingratitude à la déloyauté,
 Quelque prétexte, Madame, autorise sa fuite ;
 A-t-il pû soupçonner votre rare conduite ?
 De quoi se peut-il plaindre ? & par quelle raison.
 Pense-t-il envers vous couvrir sa trahison ?
 Non, non, rien ne scauroit le défendre du blâme,
 D'avoir si lâchement abandonné la Femme ;

D

Et vous feriez sans cœur, si vous lui conserviez
La foi qu'il a reçue, & que vous me deviez,
Revoquez, revoquez un don si favorable,
Il s'en rendit indigne en se rendant coupable :
Et dès qu'il fit dessein de vous laisser ainsi,
L'ingrat vous enseigna de le quitter aussi :
Croyez-moi, quittez-le, faites un choix plus
juste,

Donnez à votre amour un objet plus auguste,
Et puisqu'il a voulu lui-même se bannir,
Chassez-en désormais jusqu'au souvenir.

OLYMPIE.

Que je rompe, Seigneur, le beau nœud qui
nous lie !

Que j'oublie Alexis ? ô Ciel, que j'oublie,
Quoi donc pour être absent, est-il moins mon
Epoux ?

Ah ! s'il sort de mon cœur ; que le Ciel en cou-
roux,

Fasse éclater sur moi les carreaux de sa foudre,
Pour punir la coupable, & le réduire en poudre,
Non, non, n'attendez pas ce lâche changement,
Mon amour doit durer plus que le Firmament,
Et faire que ma flâme aujourd'hui sans seconde,
Subsister encore entiere après celle du monde ;

Alexis est absent, mais malgré sa rigueur
L'éloignement des yeux n'est pas celui du cœur :
Un cœur comme le mien a toujours même zèle,

Qu'il me soit déloyal, je lui serai fidèle :

Qu'il soit cruel, ingrat, inconstant, inhumain,
Toujours sur mon esprit il sera souverain,
Et sans considérer s'il fait tort à ma flâme,
Je l'aimerai toujours puisque je suis sa Femme.

POLIDARQUE.

Vous l'aimerez, Madame, ô Ciel que dites-vous ?

N'est-il pas lâche, ingrat, cruel ;
OLYMPIE.

Mais mon Epoux.

POLIDARQUE.

Votre Epoux ! quel Epoux ? Est-il digne de l'être
Puisqu'il vous trahit ?

OLYMPIE.

Il ne fut jamais traître ;
Et vous m'obligerez de parler autrement.

POLIDARQUE.

Ce que je dis pourtant n'est pas sans fondement ;
Et sa fuite, Madame, est sans doute une marque..

OLYMPIE.

Qui comme moi peut-être abuse Polidarque.

POLIDARQUE

On ne se trompe pas, quand l'effet est si clair :
Mais votre esprit se plaît soi-même à s'aveugler,
Et croiroit montrer un excès de foiblesse,
S'il renonçoit si-tôt l'erreur qui le blesse.

PHILOXÈNE.

Le temps vous apprendra...

OLYMPIE.

Qu'on se travaille en vain

Si l'on croit que jamais je change de dessein.

PHILOXÈNE.

Serez-vous donc injuste & si peu raisonnable,
Que de nous préférer un Rival si coupable,
Un Amant qui vous quitte & qui vous fait mourir ?
Quoi donc, quand il vous hait, devez-vous le
chérir ?

Et ne croyez pas commettre une injustice,
Quand vos facilités recompensent le vice ;
Ah ! Madame, fortiez de cet aveuglement,
Et ne soupirez plus pour un indigne Amant ?
Accordez vos desirs aux desirs d'un Monarque,

Regardez Philoxene, ou voyez Polidarque,
Ils sont pour vous tous deux pleins d'amour & de
foi,

Et la vôtre à l'un d'eux peut obliger un Roi.

OLYMPIE.

Je fais ce que je dois aux desirs d'un grand
Prince,

Au rang que vous tenez dans cette Province :

Et je ne doute pas que par vos qualités

Vous ne puissiez ravir les plus rares beautés :

Mais malgré ce pouvoir & ce mérite extrême,

Je fais ce que je dois encore plus qu'à moi-même,

Et que mon Alexis ayant reçus ma foi,

Rien ne me sauroit affranchir dans ma loi :

Dès-lors que je jouis du bien de la lumière,

Mon ame à ses vertus se donna toute entière ;

Et votre Arrêt, Seigneur, ne fit que confirmer

La résolution que j'avois de l'aimer.

Je l'aime donc enfin, & mon amour est telle,

Que mon cœur malgré lui la veut rendre éternelle,

Pour donner un exemple à la postérité,

De constance, d'honneur & de fidélité,

S'il me chérit encor, un amour si durable

Le rendra quelque jour à mes vœux exorable ;

Et s'il ne m'aime plus en cette affection

Il trouvera sa peine & sa punition ;

Car les saintes ardeurs d'une si belle flamme

Lui mettent chaque jour mille regrets en l'ame

Et ma fidélité lui fera ressentir

Les peines qu'aux grands cœurs donne le repentir.

HONORIUS.

Cette erreur qui vous plaît vous rend opinâtre,

Plus la force s'accroît, plus on la veut combattre :

Mais si jamais le Ciel permet à la raison

De guérir votre esprit de ce mortel poison,

Vous vous verrez réduire à ce malheur extrême

De vous plaindre, mais tard, de vous-même à
vous-même,

Et de vous repentir d'avoir tant soupire,

Pour un ingrat qu'à tort vous m'avez préféré :

Mais comme vos ennuisauront usé vos charmes,

Nos vœux si maltraités se riront de vos larmes ;

Et votre passion méprisée à son tour,

Vous verra sans Amant, & nos cœurs sans
amour.

OLYMPIE.

N'importe.

HONORIUS.

Adieu, cruelle.

POLIDARQUE.

Adieu, belle inhumaine.

OLYMPIE.

Adieu.

PHILOXENE.

Souvenez-vous que je suis Philoxene,

Que je vous aime enfin.

OLYMPIE.

J'ai bien d'autres soucis,

PHILOXENE.

J'espere tout du temps.

OLYMPIE.

Et moi tout d'Alexis,

Lui seul est tout le soin & l'espérance d'Olympie,

Et j'attends de lui seul ou la mort ou la vie.

SCENE III.

OLYMPIE, seule.

SAcré flambeau du jour, ame de l'Univers,
 Qui vois tant de Pays & des Peuples divers,
 Bel Astre, si faisant ta course accoutumée,
 Tu découvres jamais cette personne aimée,
 Dont l'injuste départ me donne tant d'ennui,
 Apprends ingrat ce que je fais pour lui :
 Conte lui les combats qu'un Empereur me livre
 Avec combien d'ardeur tu l'as vu me poursuivre,
 Et comme avec lui presque toute la Cour
 A taché vainement d'altérer mon amour,
 Ou plutôt, beau Soleil, si mon ame affligée
 Mérite d'être encore par tes traits obligés,
 Seconde mon amour, sers de guide à mes pas ;
 Nous le découvrirons par ses propres appas,
 Et je serai bien aise en ce bonheur extrême
 D'être de mes travaux messagere moi-même,
 Mais hélas ! où m'emporte une si belle ardeur,
 Ma passion combat avec ma pudeur,
 De deux traits différens j'essens mon ame atteinte
 L'espoir donne à mon cœur ce que m'ôte la
 crainte,
 Et sans ce dur combat de peur & de desir,
 Mon esprit incertain ne sauroit que choisir,
 Quoi, je consulte encore, lâche, & je délibère
 Ce que je dois vouloir, & ce que je dois faire ?
 Vains & foibles respects pourquoi m'arrêtez-
 vous ?

Une Femme en tous lieux doit suivre son Epoux
 Et ni tous les périls de la terre & de l'onde,
 Ni les monstres affreux dont l'Univers abonde,
 Ni le chaud, ni le froid, ne doivent empêcher
 La poursuite d'un bien qui doit être si cher.
 N'a-t'on pas vû jadis une constante Femme
 Mépriser noblement & le fer & la flâme,
 Et passer à travers de mille Bataillons
 Pour tuer un Tyran dedans ses pavillons ?
 Pourquoi lui laisserai-je un si grand avantage ?
 Je n'ai pas moins de cœur, d'adresse, de courage
 Et le divin objet qui fait ma passion
 Ne mérite pas moins de résolution
 Allons donc, Olympie, allons, allons le suivre,
 C'est auprès d'Alexis qu'il faut mourir ou vivre,
 Le Ciel & mon amour m'imposent cette loi ;
 Mais hélas ! cet effet ne dépend pas de moi :
 Mon malheur me cachant en quelque endroit du
 monde,

Il peut avoir borné sa course vagabonde,
 Je souffrirois pour lui des travaux superflus,
 Et cherchons un bien qui peut-être n'est plus,
 O funeste pensée ! O rigoureuse atteinte !
 Divertisse le Ciel les effets de ma crainte ;
 Mais malgré mes desirs, & la nuit & le jour,
 Toujours cette importune est jointe à mon
 amour ;

Viens donc, cher Alexis, ou bien fais que je
 sache,

Quel endroit à mes yeux te dérobera & te cache ;
 Et malgré les rigueurs & de l'onde & de l'air,
 Sur les aîles de l'amour on m'y verra voler :
 Sinon autant qu'à moi ta mort est incertaine,
 Sois certain, cher Epoux, que la mienne est
 prochaine :

Et que sans un si doux, quoiqu'inutile espoir,
Le renom dedans peu te la fera savoir.

SCENE IV.

ALEXIS, en côté du Théâtre sera
représenté en naufrage.

TRiste jouet des vents, de l'onde & de la
terre,
Faut-il tant d'Elémens pour me faire la guerre;
Miserable Alexis, la rigueur de ton sort
Ne suffit-elle pas pour te donner la mort,
Sans que le Ciel encore arme contre ta tête,
Et la foudre & les traits d'une horrible tempête:
Non, non, pour te priver de tant de maux divers
Qu'à ton occasion Olympie a soufferts,
Les divines Beautés à qui tu fais injure
Te doivent rendre horrible à toute la Nature
Et te faire sentir les traits plus furieux
Qui puisse décocher la colere des Cieux:
Mais en obéissant à leur décret auguste,
Encoré que ton départ fut cruel, il est juste,
Et je souffre pourtant un supplice éternel,
Par ce même départ si juste & si cruel,
N'importe c'est du Ciel la fatale ordonnance:
Ne murmurons jamais contre sa Providence,
Et voyons d'un même œil & d'un esprit égal
Tout ce qu'il nous prépare ou de bien ou de mal,
Mais quel est ce climat où ma jetté l'orage;
Si je ne suis deçu, si je reconnois ce rivage,
Je connois ce pays, & ces aimables lieux

Qui

Qui furent autrefois si charmans à mes yeux,
Rome enfin n'est pas loin, & le sort enfin m'y
ramene,

Comme on fait un esclave échapé de sa chaîne,
Qui par un coup secret de ses fatalités
Retombe dans les fers qu'il avoit évités.
C'est ici, ma vertu, que malgré tes amorces
Il me faut au besoin montrer toutes mes forces;
C'est ici qu'il faut vaincre & qu'il faut triompher
De tes propres desirs, du Monde & de l'Enfer;
Rome sur le champ d'honneur & illustre Théâtre
Où le Ciel te commande aujourd'hui de com-
battre,

Mais fais tu bien mon cœur, ce que tu vas
tenter

Sais-tu les ennemis que tu vas affronter;
C'est un Pere, une Sœur, une Mere, une Femme
Olympie, ou plutôt la moitié de ton ame.
Où vas-tu téméraire: & quel est ton espoir;
Pourras-tu seulement te résoudre à les voir;
Pourras-tu soutenir des regards pleins de char-
mes

Entendre ses soupirs, & voir couler ses larmes
Sans céder aussi-tôt aux traits de la pitié,
Et te jeter aux pieds ta chere moitié;
Oui, oui, le Ciel encore me promet la victoire;
Plus le danger est grand, & plus grande est la
gloire,

Allons nous courronner en ce combat fameux,
Et rendre notre sort mémorables aux Neveux.

Fin du troisieme Acte.

E



ARGUMENT DU IV. ACTE.

Alexis étant à Rome dedans le Palais d'Euphemien, le voit passer avec l'Empereur, & les deux Amans Rivaux qui sollicitoient Honorius à faire rompre le Mariage d'Alexis; à quoi l'Empereur répond qu'il falloit assembler le Senat pour une affaire à telle conséquence & promet à Euphemien d'avoir égard à ses intérêts. L'Empereur & sa suite s'étant retirez: Alexis extrêmement changé & par les vêtements & par les fatigues qu'il avoit souffertes, même à cause du poil qui lui étoit venu depuis son départ, se présente à son Pere, qui ne le reconnoît point, & lui accorde un coin de sa maison pour y vivre des restes des Valets. Cependant Olympie paroit dans un Cabinet où il y a une Carte du monde, dans laquelle son inquiétude lui fait parcourir toute la terre & les

mers, comme si cette Carte lui pouvoit enseigner le séjour de son Alexis. Ensuite de cette Scene, Alexis paroît dans sa Grotte, où il est persécuté des Valets de son Pere, qui s'enfuyent voyant venir Olympie avec Philoxene qui lui volant parler de son amour, en est rudement rebuté; de sorte qu'étant contraint de se retirer, Olympie aborde Alexis pour s'informer de lui, si ayant été vagabond en plusieurs contrée, il n'auroit point par hazard rencontré son Alexis: à quoi ne répondant qu'en termes ambigus, Olympie se retire sans l'avoir reconnu; & Alexis demeure tellement touché de cette vue & des assauts qu'il avoit soufferts en son cœur, qu'il se voit réduit au point de sa mort, avant laquelle il écrit sa vie dans un Billet qu'il tient enfermé dans sa main jusques après son trépas.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS.

Enfin c'est à ce coup que tu vois la carrière,
Il n'est, il n'est plus temps de marcher en
arrière;

Voici Rome, Alexis, & voilà le Palais
D'où toi-même as banni le repos & la paix:
Avance malheureux, qu'est-ce que tu regardes;
Mais je vois l'Empereur au milieu de ses Gardes,
O Ciel! en quel état me trouvai-je réduit.

SCENE II.

HONORIUS, ARISTANDRE, PHILO-
XENE, POLIDARQUE, SOSIMENE,
ALEXIS, ARASPE, EUPHEMIEN,
& deux Gardes.

H UN GARDE.
Ola, ho, faites voie.

ALEXIS.

Euphemien le suis
Hélas! à cet abord je me sens tout de glace;

Tirons-nous à l'écart & dedans cette place
Attendons-les moyens & la commodité
De parler à lui seul avec liberté.

HONORIUS, *parlant à Philoxene*
& à Polidarque.

Je vous l'ai déjà dit, invincibles courages,
Je voudrois qu'Olympie agréât vos hommages
Et que ce cœur entier, sensible à vos soucis,
Put en votre faveur oublier Alexis:
Mais à vous dire vrai, j'y vois peu d'apparence,
Vous savez ses mépris & son indifférence,
Et que moi-même en vain j'ai tâché d'arracher
Le trait qui l'a blessée: & qui lui fut si cher.
Si pourtant ma faveur peut pour vous quelque
chose,
Espérez tout de moi.

PHILOXENE.

Seigneur, toute la cause
Qui fait que cet objet méprise nos soupirs,
Et modère une froideur contraire à mes desirs,
N'est pas tant un effet de sa première âme,
Que d'un scrupule vain qui reste dans son ame.
Ce Sexe aime souvent, quand il feint de haïr,
Et sans doute Olympie est prête d'obéir
Pourvu qu'à cet ingrat dont le trait la blessée
Elle puisse reprendre avoir été forcée.

ALEXIS *à part.*

Amour, crainte, desirs, espérance, vertu,
De quels traits mon esprit n'est-il point combattu
Résistons toutefois, & souffrons.

POLIDARQUE.

Grand Monarque,
J'attends de vos bontés cette dernière marque.

ALEXIS.

Qu'espère-t-il, ô Dieu!

SAINT ALEXIS
HONORIUS.

Que vous puis-je accorder ?
POLIDARQUE.
Olympie.

ALEXIS.
Ah ! mon cœur.
POLIDARQUE.
Vous pouvez commander

EUPHEMIEN.
Polidarque, l'amour est libre & volontaire.
HONORIUS.

Il nous faut murement songer à cette affaire.
PHILOXENE.
Il faut donc la remettre en son premier état.
HONORIUS.

Il faut sur ce sujet consulter le Sénat,
Et voir s'il est permis de rompre un Hymenée,
Lorsque la seule fois sans effet est donnée.
Allez Euphemien, & vivez en repos,
J'aurai soin de vos droits.

SCENE III.

EUPHEMIEN, ALEXIS, ARASPE.

ALEXIS.

Qu'il demeure à propos,
Et qu'ici le destin me rend un bon Office,
Avançons.

EUPHEMIEN.
Que veux-tu ?

Le Ciel vous soit propice.
Seigneur, au nom d'un Fils que vous croyez
perdu,
Et qui dans peu de temps vous doit être rendu;
Je vous veux conjurer d'une chose assez grande,
Mais légère pour vous.

EUPHEMIEN.
Quelle est donc ta demande ?
Parle ? Mais si tu veux appaiser mes soucis,
Dis-moi ce que tu fais de mon cher Alexis.

ALEXIS.
C'est du Ciel, non de moi, que vous devez
attendre
Les effets d'un desir si charmant & si tendre
Cependant, en son nom, j'implore à vos ge-
noux

La grace & la faveur que j'espère de vous.
Votte Maison, Seigneur, fut toujours oppor-
tune

A tous les malheurs qu'outrage la fortune;
Et je devrai beaucoup à vos rares bontés,
Si sensible à l'exécès de mes calamités,
Vous daignez m'accorder quelque demeure
obscure

Où je puisse obéir aux Loix de la Nature,
Soulager mes ennuis, & par votre secours
Attendre que le Ciel dispose de mes jours.

EUPHEMIEN.
Oui, va, ma volonté s'accorde à ta demande.



SCENE IV.

OLYMPIE dans un Cabinet, où il y
doit avoir une Carte du Monde.

Hélas ! en quel état m'a réduit mon amour ;
Je souffre également la nuit & le jour ;
P'ouvre & je ferme en vain ma mourante paupière
Si l'une est sans repos, l'autre a peu de lumière ;
Et mes yeux altérés du cours de mes malheurs,
Ne semblent plus ouverts qu'à l'usage des pleurs.
J'ai beau, pour me tirer de mon inquiétude,
Fuir le monde & le bruit, chercher la solitude,
D'ennui qui me travaille & me suit en tous lieux,
N'abandonne jamais ni mon cœur, ni mes yeux,
Tantôt pour adoucir la rigueur de ma peine,
J'exale mes soupirs au bord d'une Fontaine,
Et la loin d'appaiser l'excès de mon tourment,
Mes larmes & mes yeux coulent confusément,
Je contemple tantôt les plus aimables choses,
Je vois naître les Lys, je vois fleurir les Roses ;
Mais toutes ces beautés où paroît tant d'appas,
Contentent tout le monde, & ne me plaisent pas
Quelquefois pour charmer ma douleur sans pa-
reille ;
Les plus doux instrumens chatouillent mon
oreille ;
Mais les Luths plus mignards, sans la voix d'A-
lexis,
Se trouvent impuissans à bannir mes soucis ;
De lui seul aujourd'hui dépend toute ma joie,

Fais donc, cher Alexis, que je te revoie,
Et donne pour le moins à la compassion
Ce que ton cœur refuse à mon affection
Vois combien ma douleur est sensible & profonde
Mon esprit inquiet te suit par-tout le monde ;
Sans savoir à quel lieu je m'attache à tes pas
Et mon cœur bien souvent te cherche où tu n'es pas
Mais n'es-tu point peut-être en ces vastes can-
pagnes ?

Ton séjour n'est-il pas sur ces hautes montagnes ?
N'est-tu pas retiré dans ces lieux que je vois ?
Ne te caches pas à l'ombre de ces Bois ?
Ah ! quitte ces déserts, que quelque main bar-
bare

N'ôte à cet Univers ce qu'il a de plus rare,
Fais que ces tristes repais des Lyons & des Ours,
Que leur âpre fureur n'attente à tes beaux jours,
Et s'il te reste encore quelque soin d'Olympie,
N'expose pas sur mer son espoir, & ta vie.
Mais que fais-je, insensée ? hélas ! dans cet abîme
Je vois tous les climats de la terre & de l'eau,
Des Villes, des Châteaux, des Plaines, des
Rivages,

Des fleuves, des étangs, des prés, des marécages,
Et je suis toutefois malheureuse à ce point,
Qu'en tant de lieux divers tu ne me paroît point
Peintre trop humain ! trop cruelle peinture !
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en toute la Nature,
Que vous me faites-voir en vos traits racourcis,
Vous ne me montriez point le séjour d'Alexis ?
Faut-il qu'il manque seul où toute chose abonde
Imposseur, rends-le moi je te rends tout le monde
Et comme il m'est plus cher que tout ce que je
vois,
Il me rendra lui seul plus contente que toi,

SCENE V.

ALEXIS, LICAS, ARCAMOR.

ALEXIS.

EN quoi mes chers Amis, ai-je pu vous déplaire,
Que vous preniez plaisir à croître ma misère,
Quelle humeur vous oblige à me persécuter ?

ARGAMOR.

Camarade, tout beau, nous devons respecter,
Cet homme de crédit, & de haute importance.

LICAS.

Dis plutôt l'ornement d'une haute potence,
L'exercice de Gueux qu'il fait avec tant d'art,
N'est guère différend de celui de pendart,
S'il valloit quelque chose, étant de cette taille,
Il seroit maintenant au fort d'une Bataille,
Ou du moins dans un Champ, & non pas vagabon,

Fainéant....

ARGAMOR.

C'est assez.

LICAS.

Vois comme il me répond,
Des long-temps je connois les ruses de ces illustres
Ils sont, tous Gueux, qu'ils sont les Personnes
illustres.

Ils vivent sans souci, & dans leur lâcheté
Ils accuient le sort de leur calamité,

Pense-tu qu'il voudroit de meilleures fortunes ?
Les plus belles, crois-moi, lui seroient importunes,

Il auroit trop de peine, il faudroit trop de soin,
Il trouve bien mieux à dormir dans ce coin,
Où dès-lors qu'il s'éveille à son aise il rumine
Quand on lui portera des restes de Cuisine.

Dis-moi, n'est-il pas vrai que c'est-là ton fouci ?

ALEXIS.

Amis, vous avez tort de me traiter ainsi ;
Mais quoique vous disiez, le Ciel veut que j'en dure

L'étrange nouveauté de votre procédure ;
Et je serois ici plus injuste que vous,

Si j'en osois attendre un traitement plus doux ;
Le blâme, les affronts, les coups, & les malices,
Sont ordinairement vos plus doux exercices ;
Et desirer de vous le respect ou la paix,
C'est souhaiter un bien que vous n'eûtes jamais.

ARGAMOR.

Du vrai, nous faisons tort à son rare mérite.

LICAS.

O l'Ami complaisant ! O le bon hypocrite !

Tu feins de le flatter, mais je vois dans tes yeux
Que malgré tes discours tu n'en juges pas mieux
Depuis quand cette langue est-elle si discrète ;
Tantôt tu le traitois de fol, de faux Prophète,
Maintenant le voyant d'un esprit plus raffiné.

Tu sens de l'honorer comme un autre Alexis.
Mais contemple le bien, il n'en a pas la mine,
Et je suis assuré, sans que je le devine,
Que si ce Rustre avoit Olympie en ses bras,
Il ne seroit pas homme à quitter tant d'appas.

ALEXIS.

Il ne faut point juger de l'Arbre par l'écorce.

SAINT ALEXIS

ARGAMOR.

Comment un autre Joseph, on prendroit à force
Olympie, à ce mot tu change de couleur,
C'est un signe d'amour.

ALEXIS.

Mais plutôt de douleur.

LICAS.

On en est pas exempt, quand il est vrai qu'on
aime ?

Mais...

ARGAMOR.

Brisons-là, Licas, je la vois elle-même,
Allons, retirons-nous.

SCENE VI.

ALEXIS, OLYMPIE, PHILOXENE.

ALEXIS *à part.*

Que je crains cet abord!
C'est ici qu'il faut faire un généreux effort,
C'est ici qu'il faut vaincre un aimable adveataire;
J'ai bravé les assauts des Valets de mon Pere,
J'ai vu d'un œil égal leur haine & leur mépris,
Leurs malices n'ont pas ébranlé mes esprits;
Mais contre cet objet si rare & si fidèle,
Ma vertu perd courage & mon esprit chancelle.
Ciel ! écoute mes vœux, prête-moi ton secours.

PHILOXENE, *à Olympie.*

Quoi donc, voulez-vous être insensible toujours ?
Voulez-vous à jamais d'un cœur opiniâtre
Adorer qui vous fuit, fuir qui vous idolâtre.

Ah ! Madame, prenez des plus justes desseins,
Alexis est absent, & vos soupirs sont vains :
Oubliez cet ingrat, oubliez ce rebelle,
Il est traître envers vous, & je vous suis fidèle :
Vous serez juste enfin, si vous l'abandonnez
En faveur de mes vœux.

OLYMPIE.

Que vous m'importunez !

Laissez-moi, Philoxene, ou changez de langage.

PHILOXENE.

Quoi ! je vous importune !

ALEXIS.

Ah ! l'illustre courage.

PHILOXENE.

Oui, je connois assez que je suis malheureux,
J'en vois, j'en vois l'Arrêt dans cet œil rigou-
reux,

Au lieu de l'adoucir, ma présence l'irrite,
Avec beaucoup d'amour j'ai trop peu de mérite;
Et moi pour mon malheur, je découvre en ce
jour

Tout le mérite en vous, Madame, & point d'a-
mour,

OLYMPIE.

Je n'aime point de vrai cette cajolerie :
Voulez-vous m'obliger ? laissez-moi je vous prie :

PHILOXENE.

Hé bien, je vais partir, recevez mes adieux :
Mais au moins pour un peu tournez-vers moi les
yeux,

Et ne refusez pas à ma douleur profonde
Ce que la courtoisie accorde à tout le monde ;
Je ne demande plus ni pitié, ni secours,
Et mon espoir finit avec discours.

S'en est fait, malgré mon attente,

Mon amour va céder à la rigueur du fort ;
 Ma flâme vous déplaît ; hé bien vivez contente ,
 Moi je vais courir à la mort :
 Je vais par mon trépas complaire à votre envie ,
 Et finir vos mépris par la fin de ma vie .
 Dès-lors que je vis vos attraits ,
 Et vos yeux si favans en l'usage des charmes ,
 Tout blessé que j'étois , j'en adorai les traits ,
 Ma franchise mit bas les armes ,
 Et jamais toutefois ces superbes vainqueurs
 Ne se sont defarmés des traits de leurs rigueurs ,

Jamais cette ardeur , non commune
 Dont encore aujourd'hui je combats vos mépris ,
 N'ont pu changer le cours de ma triste fortune .
 Toujours le dedain fut mon prix ,
 Et toujours vos rigueurs feront la récompense
 Que votre cruauté promet à ma confiance ,
 Mais puisque cet ingrat amour ,
 Qui soumit ma franchise aux loix de votre Em-
 pire ,
 Consent avec vous que je perde le jour ,
 De peur d'alléger mon martyre ,
 Avec vos rigueurs je vais quitter ce lieu ,
 Et je vous dis , Madame , un éternel adieu .

Mars qui connoît bien que vos charmes
 Ne se dispoient pas à faire mon bonheur ;
 Me commande aujourd'hui d'aller prendre les
 armes .

Pour mourir dans le lit d'honneur ;
 Et je vais satisfaire à cette noble envie ,
 Si l'on peut vous laisser , sans qu'on laisse la vie :

Adieu donc céleste Beauté ,

Beaux yeux pleins de rigueur autant que de
 merveilles ;
 Graces , qui sans ma flâme & ma fidélité
 Seriez aujourd'hui sans pareilles ;
 Objet si peu sensible à ma tendre amitié ,
 Du moins en ma faveur écoutez ma pitié .

Soit que Mars parmi les Batailles
 Me fasse succomber sous l'effet de ses coups ;
 Ou qu'ailleurs le destin fasse mes funérailles :
 Sachez que je mourrai pour vous ,
 Et le dernier soupir qui finira ma vie ,
 Parlera de l'amour que j'eus pour Olympie .

OLYMPIE.

Et le dernier soupir qui m'ôtera le jour ,
 Fera voir qu'Alexis a toute mon amour .

SCENE VII.

ALEXIS, OLYMPIE.

ALEXIS.

TU le vois , tu l'entends , la preuve en est
 visible ,
 Et pour inhumain , tu reste insensible ?
 Quoi tu causes la mort , & tu vis ? mais hélas :
 Elle vient . O vertu ! ne m'abandonne pas .
 OLYMPIE.
 Digne objet de pitié , mais beaucoup plus d'en-
 vie ,
 Si ton sort se compare à celui de l'impie ,

Cesse de t'étonner de me voir près de toi,
Toujours un malheureux cherche un semblable
à soi;

Et les amis du sort ne sont pas agréables
A ceux que la Fortune a rendus misérables.
Remets donc ton esprit, & rappelle tes sens,
Sache que je prends part aux maux que tu re-
sens;

Et que loin de te fuir, l'excès de ta misère
Fait que je te chéris, & que je te révere :
Je trouve auprès de toi mes consolations,
Et l'unique secours en mes afflictions ;
C'est de toi que j'apprends à vaincre l'insolence,
Du malheur qui m'attaque avec violence,
Et c'est toi seul aussi qui braves les travaux,
Que je veux faire ici confidant de mes maux.

ALEXIS.

Un Homme dont le sort est abjet à l'extrême,
Qui pressé de malheur y succombe lui-même
Et ne peut subsister sans aide, ou sans appui,
Est mal propre, Madame, à secourir autrui !
Regardez qui je suis, regardez qui vous êtes,
Vous changerez bien-tôt le dessein que vous
faites ;

Et sans rien espérer d'un esprit abattu,
Vous tiendrez tout du Ciel & de votre vertu.

OLYMPIE.

Il est vrai que le Ciel, s'il m'étoit propice
Pourroit à mes desirs rendre un bon office,
Mais il m'apprend assez qu'il est trop rigoureux
Pour se rendre jamais favorable à mes vœux.

ALEXIS.

Ah ! Madame.

OLYMPIE.

J'ai tort, il est vrai, je blasphème :
Mais

Mais

Mais on perd la raison, en perdant ce qu'on
aime,

Et lorsque ce malheur nous réduit à ce point,
Un cœur est bien constant qu'une murmuré point :
J'ai perdu... mais ô Dieu ! puis-je dire ma perte
Sans voir en même-tems ma sépulture ouverte ;
J'ai perdu, dis-je, hélas ! Pojet le plus parfait
Que l'Univers ait eu, que la Nature ait fait,
Un Epoux tout divin, un Homme incomparable
Mais cruel à moi seule, & pourtant adorable.

ALEXIS.

Ah ! ne lui donnez pas ces belles qualités,
Ni ces noms glorieux qu'il n'a point mérités ;
Traitez-le donc plutôt d'ingrat & de barbare,
Puisqu'il a pu quitter une Beauté si rare
Et ne regrettez un infidèle Epoux
Que le Ciel vous ravit comme indigne de vous.

OLYMPIE.

Comme indigne de moi ! ton erreur est insigne,
Dis plutôt un époux dont j'étois trop indigne,
Puisque mes seuls défauts ont causés mes malheurs
Et cet éloignement qui nourrit mes douleurs.

ALEXIS.

Dites qu'une beauté si rare & si parfaite,
Cause cette cruelle & fâcheuse retraite,
De peur que moins époux que votre adorateur,
L'ouvrage ne lui fasse oublier son Auteur.
Mais que fais-je imprudent ? ah changeons de
langage.

OLYMPIE.

A peine un Courtisan en droit davantage.

ALEXIS.

Quoique grossier, Madame, encore ai-je des
yeux.

F

SAINT ALEXIS
OLYMPIE.

Je ne suis pas si vaine, & je me connois mieux,
Sa retraite sans doute a bien une autre retraite.

ALEXIS.

Je ne puis toutefois vous endire autre chose,
Où bien vous épousant il vous voulut trahir.

OLYMPIE.

Ah ! ne l'offense pas, il ne fit qu'obéir,
Et puis & pour se punir de son obéissance,
Il conclut aussi une éternelle absence,
Mais toi que le destin dont tu sens les revers
A fait errer long-temps en cent climats divers,
N'as-tu pas rencontré mon Alexis ?

ALEXIS.

Peut-être :

Mais...

OLYMPIE.

La seule beauté le fait assez connoître :
As-tu vu quelque objet dont l'esprit & le corps
Ayant du Ciel & d'Amour épuisé les trésors ?
Un chef-d'œuvre, un prodige, une rare mer-
veille ?

ALEXIS.

O bonté sans pareille !
Ce n'est qu'en vous ; Madame, où j'ai vu tant
d'attraits.

OLYMPIE.

Tu ne connois donc pas l'auteur de mes regrets ;

ALEXIS.

Quand du Ciel irrité la rigueur est extrême,
A peine un malheureux se connoît-il soi-même.

OLYMPIE.

N'espérons donc plus rien ni du Ciel, ni du sort,
Et cherchons Alexis dans les bras de la mort.
Adieu.

ALEXIS.

Consolez-vous ?

OLYMPIE.

Il ne m'en est pas possible,

Ah ! cruel Alexis.

ALEXIS.

O reproche sensible.

SCENE VIII.

ALEXIS *seul.*

Seigneur, après ce trait qui me perce le cœur,
Je sens bien que mon corps succombe à la
langueur,

Que l'excès de mon mal a ma force affoiblie,
Et que de sa prison mon ame se défie,
Mes travaux sont finis, je vais quitter le jour,
Mais accorde une grace encore a mon amour ;
Maître des actions & du salut des hommes,
Toi qui vois mes douleurs & l'état où nous som-

mes,
Lance, Pere, Eternel un regard de pitié
Sur une inviolable & constante amitié.

Je ne demande pas à ta bonté suprême
De me rendre vivant à l'Epouse que j'aime ?
Mais quand la mort aura trouvé tous mes en-
nuis ?

Souffre au moins que ma main lui montre que
je suis,

Et tire son esprit de cette incertitude

Qui nourrit ses regrets de son inquiétude.

Oui Seigneur, je sens bien que tu me le permets :
Chere Epouse en tes mains je me rends dé-
formais,

Un Billet t'apprendra quelle est mon aventure,
Ecoute la raison plutôt que la Nature ;
Adieu. Le Ciel un jour par un destin plus doux ;
Te rejoindra là haut avec ton cher Epoux.

Fin du quatrieme Acte.



ARGUMENT DU V. ACTE.

L'Empereur entrant au Palais d'Euphemien ; entend une voix qui prononce ces paroles.

Arrête Honorius, c'est le Ciel qui l'ordonne,
Commande qu'on cherche un trésor
Plus riche mille fois que les perles ni l'or,
Abaisse devans lui ton Sceptre & ta Couronne.
C'est le Palais d'Euphemien
Qui te recelle un si grand bien.

Honorius a ces paroles demande à Euphemien quel est ce trésor qu'il lui recelle, & pourquoi il ne lui en avoit jamais parlé, lui à qui il avoit confié la conduite de ses États. Euphemien proteste qu'il ne sait quel peut-être ce trésor, qu'il consent qu'on visite son Palais, afin qu'il soit trouvé. L'Empereur tout-à-coup atteint de quelque reste d'amour pour Olympie, s' imagine quel est ce trésor dont parle le Ciel, & qu'il lui ordonne de l'épouser. Pour cet effet il envoie Euphemien pour l'y disposer : Mais Euphemien en entrant dans la Salle où étoit Alexis sous le degré, le trouve expirant & environné d'AnGES qui font un concert de Musique au

tour de lui. A l'abord d'Euphemien un nuage descend qui enveloppe les Anges & les fait disparaître. Euphemien les suivant de la vue & de la voix leur demande quel est le trésor que le Ciel avoit déclaré à l'Empereur. Ils répondent du nuage, que le Corps qui gisoit à terre devant ses yeux, étoit ce qu'il desiroit. Après cette réponse, Euphemien fait mettre le Corps sur un lit de parade, & va rendre compte à l'Empereur de ce qu'il a vu. L'Empereur avec toute sa Cour entre dans la Salle, couvre le corps du Saint de son Manteau Royal, & met son Sceptre & sa Couronne à ses pieds, le priant d'être le Protecteur de ses Etats. Après ayant apperçu le Billet qui étoit en la main d'Alexis, il le demande avec respect. Le Saint ouvre la main, l'Empereur le donne à son Chancelier, qui le lit. Ce Billet qui fit reconnoître Alexis, ayant donné de l'étonnement, & arracha des larmes de toute l'Assemblée. Olympie protestant qu'elle étoit prête de le suivre, fonda en larmes, s'arrachant les cheveux & se penchant pour l'embrasser expire sur le corps de son Epoux : l'Empereur commande qu'on fasse ériger un Temple pour Tombeau.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HONORIUS, EUPHEMIEN,
POLIDARQUE, & suite.

Une voix prononce ces paroles lorsque l'Empereur entre.

*Arrête, Honorius, c'est le Ciel qui l'ordonne,
Commande qu'on cherche un trésor
Cent fois plus précieux que les perles ni l'or;
Et met bas devant lui ton Sceptre & ta Couronne.
C'est le Palais d'Euphemien
Qui te recelle un si grand bien.*

HONORIUS.

Ciel, d'où vient cette voix ? & quel est ce
Oracle
Qui parle d'un trésor, ou plutôt d'un miracle ?
Devant qui ma Couronne & mon Sceptre au-
jourd'hui
Se doivent abaisser comme moindre que lui ?
Tu fais, Euphemien, ce que je viens d'entendre
Ce trésor est chez toi, c'est à toi de le rendre.
Allez & trop long-temps tu me l'as recelé.

SAINT ALEXIS
EUPHEMIEN.

Moi, Seigneur un trésor ! que je vous le recelle,
Moi, je serois, grand Prince, à ce point infidelle,
Moi, qui perdrais la vie afin de vous servir,
Je gardois un bien que je voudrois ravir !
Ah ! Seigneur, renoncez à cette défiance,
Jugez mieux de mon cœur & de ma confiance,
Et ne ruinez point par cette opinion
Ma gloire, mon estime, & votre affection ;
Le Ciel vous avertit, Monarque incomparable,
Que mon Palais recelle un bien inestimable ;
Mais que le même Ciel me confonde à vos yeux.
Si je fais où peut-être un bien si précieux.
Qu'on le cherche par-tout, qu'on fouille, qu'on
visite ;

Loin de vous détourner, je vous en sollicite,
Et je serai ravi qu'on reconte chez moi
Un trésor admirable & digne de mon Roi.

POLIDARQUE.

Cette voix toutefois n'est pas l'effet d'un songe
Et ce que dit le Ciel ne peut-être un mensonge,
Contre lui les sermens ne font jamais reçus.

HONORIUS.

Vous travaillez en vain vos esprits là dessus ;
Je fais, je fais Amis, qu'elle est cette merveille
Qui dans tout l'Univers n'eut jamais de pa-
reille,

Et devant qui je dois pleins de zèle & d'ardeur,
Abaïsser ma Couronne & toute ma grandeur,
Oui, je sai le trésor qu'Euphemien recelle,
C'est Olympie.

EUPHEMIEN.

Hélas !

HONORIUS.

Oui, oui, c'est cette Belle,

Que

Que le Ciel aujourd'hui, par sa divine voix,
M'ordonne de placer au-dessus de cent Rois,
Par sa rare vertu qui n'eût jamais d'exemple,
Elle est digne du Trône, elle est digne de l'em-
ple,

Elle peut par mes vœux s'élever au premier,
Et de mon cœur ardent se faire le dernier,
Allons lui de ce pas présenter l'un & l'autre,
C'est le vouloir du Ciel, & c'est aussi le nôtre,
Je suis respectueux comme il est absolu.
Il faut que j'obéisse, & j'y suis résolu.
Va donc, Euphemien, va trouver Olympie,
Préparer son esprit à cette juste envie,
Pendant que j'irai me disposer aussi
Aux honneurs que je veux qu'elle reçoive ici.

SCENE II.

AGLEZ, VIRGINIE,

AGLEZ dans un Cabinet, où doit
être un Tableau représentant la Vier-
ge cherchant son Fils.

APproche Virginie, & voi cette Peinture,
Ah ! qu'elle a de rapport avec mon avan-
ture !

Qu'ingénieusement, pour flater mes douleurs,
Le Peintre a fait agir la main & ses couleurs !
Contemple cet objet, regarde, considère,
Les pleurs couler des yeux d'une dolente Mere,

G

Qui triste comme moi, fais tout ce que je fais,
A l'instant malheureux que je perdis mon Fils,
Voi comme elle est troublée, interdite, inces-
taine,

Ne sachant où cacher la cause de sa peine:
Voi ce corps qui s'avance, & puis comme à son
tour,

La pudeur fert d'obstacle au dessein de l'amour,
Elle est Vierge, elle est Mere & son ame est
atteinte,

Par ces deux qualités de désir & de crainte;
Mais enfin son amour de la peur triomphant,
Lui fait heureusement recouvrer son Enfant,
O Vierge bieuheureuse ! ô pitoyable Mere!
Qui sentîtes les traits de ma douleur amere,
Puisque vos maux aux miens eurent tant de rap-
port,

Faites que mes desirs ayent un semblable sort,
Assez & trop long-temps mon ame est à l'é-
preuve,

Redonnez-moi mon Fils, faites que je le trouve
Et que par vos bontés, mes ennuis adoucis,
Se perdent tout-à-fait à l'abord d'Alexis.

VIRGINIE.

Vous devez l'espérer, Madame.

AGLEZ.

Ah ! Virginie,

Que je ressentirois une joie infinie,

Si ce rare bonheur me pouvoit arriver !

Mais où court Olympie ?

VIRGINIE.

Elle vous vient trouver.

AGLEZ.

Allons à sa rencontre.

SCENE III.

ALEXIS, mourant, EUPHEMIEN,
ARASPE.

CHŒUR DES ANGES.

Belle Ame qui sus triompher
De toi-même, d'Amour, du monde, & de
l'Enfer.

Viens où notre voix te convie,
Nous te tendons les bras pour te mener au Port:
Ah ! qu'heureuse est la mort

Qui donne dans le Ciel une immortelle vie,

EUPHEMIEN *en entrant.*

Qu'ai-je vû ? qu'ai-je oui ? quel éclat ra-
dieux

M'a frappé tout ensemble & l'oreille & les yeux,

Quelle Divinité a charmé mon ouïe ?

Quels Astres, juste Ciel, ont ma vue éblouie ;

Est-ce une illusion ? est-ce une vérité ?

Quelle douce armonie ! ô Dieu, quelle clarté !

Ah ! je vous reconnois, beaux Anges de lu-
miere,

Ne disparoissez-pas, écoutez ma priere ;

Et ne dédaignez-pas de m'éclairer ici

D'un trésor ou me cause un étrange souci :

Rendez esprits divins, mon ame satisfaite,

Accordez cette grace à ma juste requête.

CHŒUR DES ANGES.

Tu vois ce trésor précieux,
Ce Corps qui sur la terre est gisant à tes yeux
Est le sujet de ton envie ;
Son ame est maintenant dans le celeste Port ;
Ah ! qu'heureuse est la mort
Qui donne dans le Ciel une immortelle vie ?

EUPHEMIEN.

O prodige ! ô merveille ! allons à l'Empereur
Lui conter ce miracle, & le tirer d'erreur
Araspe cependant commandez à Tanclade
De mettre ce saint Corps sur un lit de parade ;
Que toute ma Maison qu'il comble de bonheur,
Avec ordre & respect vienne lui rendre hon-

neur ;

Dépêchez.

ARASPE.

J'obéis.

SCENE IV.

POLIDARQUE, HONORIUS,
SOSIMENE, ARISTANDRE.

POLIDARQUE.

Certes, cette merveille
Auroit une rigueur à nulle autre pareille,
Si voyant cet éclat & cette majesté,
Elle ne relâchoit de sa sévérité,
Jugez mieux, jugez mieux de l'esprit d'Olympie
Et croyez désormais qu'elle fera son envie,

Alors qu'elle saura que ce suprême honneur
Est un Arrêt du Ciel comme de son bonheur.

EUPHEMIEN.

La pompe lui déplaît, & son excès l'irrite,
Mais le vouloir du Ciel me tient lieu de mérite,
Et par cette raison j'espère qu'aujourd'hui
Ne pouvant rien de moi, j'obtiens tout de
lui.

SCENE V.

HONORIUS, POLIDARQUE,
SOSIMENE, ARISTANDRE,
EUPHEMIEN.

SOSIMENE.

Seigneur, Euphemien...
HONORIUS.

Hé bien quelle nouvelle ?
Avez-vous adouci cette Beauté rebelle ?
Se résout-elle enfin d'obéir à la voix
Qui veut qu'elle commande au plus puissant des
Rois ?

EUPHEMIEN.

Grand Monarque, la voix que vous avez ouïe,
Vous parloit d'un trésor & non pas d'Olympie,
Et ce rare trésor qui m'étoit inconnu,
A mes yeux étonnez, est enfin parvenu :
Mais ce n'est pas, Seigneur, cette Beauté mortelle,
Pour qui vous témoignez tant d'ardeur & de zèle.

Elle n'attend de vous ni respect ni devoir,
Et c'est un autre objet qui les doit recevoir ;
Oui, Seigneur, vous devez mettre bas la
Couronne,

Et même humilier votre illustre Personne
Devant un saint Objet que je viens de laisser,
Et devant qui j'ai vu des Anges s'abaïsser.

HONORIUS.

O Ciel ! que dites-vous ? qui croira ce miracle !
EUPHEMIEN.

Mesyeux en ont vû l'admirable spectacle,
Et je venois ici pour vous en assurer.

HONORIUS.

Allons, Euphemien, allons le révéler.

SCENE VI.

AGLEZ, OLYMPIE, VIRGINIE.

AGLEZ.

D'Où vient que l'Empereur en sa pourpre
Royale,

Et le Sceptre à la main, entre dedans la Salle ?
OLYMPIE.

Ah ! Madame, il n'est pas en ce faste éclatant,
Que pour bien recevoir mon Epoux qu'il attend,
Sans doute qu'ayant vu ces Rivaux pleins de
gloire,

Revenir triomphans d'une illustre victoire,
Et pour le noble prix de de leurs exploits guerriers,
Demander qu'on joignit le Myrte à leurs Lau-
riers ;

Il a voulu montrer que sa main étoit prête
A le rendre comme eux digne de sa conquête,
Et c'est pour ce sujet qu'on voit toute la Cour
Avec que tant d'éclat attendre son retour.

AGLEZ.

Allons voir ce que c'est.

OLYMPIE.

Je le veux bien, Madame.

Cieux ! rendez-moi bien-tôt la moitié de mon
ame.

SCENE VII.

HONORIUS, EUPHEMIEN,
POLIDARQUE, ARISTANDRE,
AGLEZ, OLYMPIE.

HONORIUS *entrant dans la Chambre où
est le Corps d'Alexis sur un Lit de parade.*

Que l'on cherche Olympie, & qu'elle
vienne ici.
EUPHEMIEN.

La voilà.

HONORIUS.

Qu'elle avance.

OLYMPIE.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ceci ?

A quoi tend ce mystere ? & quelle est cette
pompe ?

Cet objet que je vois , si mon œil ne se trompe ,
Est cet infortuné qui depuis quelques jours
A de cette Maison implore le secours ;
C'est lui , j'en reconnois l'habit & le visage.

HONORIUS.

A genoux , Olympie , accompagnez l'hommage
Que vous me voyez rendre à ce Corps glorieux ,
Dont l'ame bienheureuse est déjà dans les Cieux.
Mettons bas devant lui l'éclat qui m'environne ,
Abaissons à ses pieds mon Sceptre & ma Couronne ,

Et tâchons par nos vœux d'obtenir aujourd'hui ,
Qu'il serve à nos Etats de bonheur & d'appui ,
Saint & puissant Esprit , qui sortant de la Terre ,
Vient de prendre ta place au-dessus du Tonnerre ,
Dans ces Trônes d'azur parmi les immortels ,
S'il te reste là-haut quelque soin des mortels ,
Si l'hommage d'un Roi te peut être agréable ,
Jette dessus son Peuple un regard favorable ,
Et fais que désormais il doive à ta bonté ,
Sa gloire , son repos & sa félicité.

Mais quel est ce Billet qu'on voit ici paroître ?
Grand Saint , ouvres la main , s'il te plaît de
permettre ,

Qu'il nous fasse savoir ce que tu veux de nous ,
J'implore cette grace , & l'attends à genoux.
Le voilà.

OLYMPIE.

Juste Ciel !

HONORIUS.

Lisez-le , Polidarque ,

Mais avecque respect. . .

POLIDARQUE.

J'obéis , Grand Monarque.

BILLET

BILLET D'ALEXIS.

Mets fin , chere Olympie , au cours de tes foucis ,
Ne cherche plus ton Alexis ,

Il a par son retour satisfait ton envie ;
Tes yeux sur qui l'amour avoit mit son bandeau ,
Ne l'ont pas reconnu lorsqu'il étoit en vie ,

Reconnois-le dans le Tombeau ,
Je tiens d'Euphemien la naissance & le jour ;
Tu fus l'objet de mon amour ,

Dès-lors que mon esprit fut capable de flamme :
Je te quittai pourtant , & sans te dire adieu ,
Car si tu pris mon cœur , le Ciel ravit mon ame ,
Mais je te quittai pour Dieu ,

J'eus pour lui de l'armour , aussi-bien que pour toi ,
A tous deux j'ai gardé la foi ;

Et par admirable & divine aventure ,
Je puis vous satisfaire & vous mettre d'accord ,
Le Ciel aura mon ame , & dans la sépulture

Tu pourras posséder mon corps.

OLYMPIE.

Oui , c'est-là , cher Epoux , qu'il faut que je te
suive ,

Aussi bien après-toi n'attends pas que je vive ;
Ce moment que sans toi je conserve le jour ,
Semble déjà durer un siècle à mon amour.

Attends moi je te suits. Ciel ! permet que je
meure ;

Quoi ! mon ame , as-tu peine à quitter ta de-
meure !

Et vous perfides yeux , qui l'avez méconnu ,
Quand ils s'est présenté tout tremblant & tout
nuds ;

Oseriez-vous donc jouir du bien de la lumière ?
Fermez , traîtres , fermez votre lâche paupière ?
Puis qu'un si foible obstacle a pu vous décevoir ,

H

Vous ne méritez plus désormais de la voir,
Alexis. . . .

EUPHEMIEN.

Ah ! Mon Fils.

A G L E Z.

Ah ! mon ame s'envole ,

Pour suivre dans les airs cette triste parole.

OLYMPIE.

Alexis, Alexis, ouvres, ouvres un peu les yeux
Revois pour un moment la lumiere des Cieux,
Et regarde à tes pieds ta déplorable Femme,
Qu'un excès de douleur va priver de son ame.
Songe à ce que je fus, songe à ce que je suis ;
Ne m'abandonne pas au milieu des ennuis ;
Et dans ce haut éclat d'une immortelle gloire,
De ta chere moitié ne perds point la mémoire :
Aide-moi, cher Epoux, à me tirer au Port,
Et pour toute faveurs, accordz-moi la mort :
Délivres de ce corps mon ame prisonniere.
Ah ! je sens que le Ciel exauce ma priere,
Rien plus dorénavant ne nous peut diviser :
Tiens ce dernier soupir, & ce dernier baiser.

Elle tombe sur le Corps d'Alexis.

POLIDARQUE.

Prodigieux Amour !

ARISTANDRE.

O Vertu sans exemple !

HONORIUS.

Qu'on ne leur dresse pas un Tombeau, mais un
Temple ;

Et sans verser de pleurs sur ces Corps bienheu-
reux,

Offrons-leur désormais de l'Encens & des vœux.

F I N.



Extrait de la Permission.

PAR grace de Sa Majesté, accordée le
17 Mai 1738, signée Sainson & sce-
lée, il est permis à PIERRE GARNIER,
Libraire à Troyes, de faire imprimer en
telle forme, marge, caractere, & autant
de fois que bon lui semblera, & de ven-
dre, faire vendre & débiter par tout
notre Royaume, pendant le temps de
trois années consécutives, les petits
livres intitulés : *Les Fables d'Esopé, la
Magie Naturelle, la Femme mécontente,
Les admirables Secrets d'Albert le
Grand. Cantiques spirituels, les Com-
plimens de la langue françoise, rencon-
tres de Gratelard, Saint Alexis Tragé-
die, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs,
Libraires, & autres personnes, de telle
qualité & condition qu'elles soient, d'en
introduire d'impression étrangère, &c

*Registré sur le Registre I X. de la
Chambre Royale de Libraires & Impri-
meurs de Paris, N^o. 114. fol. 95, con-
formément aux anciens Réglemens, con-
firmés par celui du 28 Février 1723.
à Paris, le 28 Mai 1738.*

G. MARTIN, Syndic.

CANTIQUE

DE JUDITH;

Sur l'Air : *Des ennuyeux*, ou bien Du
Confiteor.

HOLOPHERNE.

Quel est ce peuple plein d'orgueil,
Qui se prépare à se défendre ?
Je m'en vais mettre au cercueil,
Sil ne se dispose à se rendre :
Quel est son Dieu, qu'elle est sa Loi,
Pour ne point céder à mon Roi ?

ACHIOR.

Ce Peuple adore un Dieu puissant,
Qui fit de rien ce grand monde,
Un seul d'entr'eux en défait cent,
Lorsque sa grace le seconde ;
Ils sont gens pour vous renverser
Si vous tentez de les forcer.

HOLOPHERNE.

Tu parles comme un insolent,
Je veux, sans merci, qu'on te lie :
Va m'attendre au combat sanglant,
Qui doit tout perdre en Béthulie :
Je jure qu'avec tes Hébreux,
Tu souffriras des maux affreux.

E